

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

FLEURANGE.

LV

(Suite.)

Tandis que ce que nous venons de dire se passait au palais, le marquis Adelardi se dirigeait vers la forteresse, considérant, chemin faisant, ce que, dans les circonstances actuelles, il serait opportun de dire à Georges. Après y avoir mûrement réfléchi, il résolut de ne point lui annoncer l'arrivée de Fleurange avant de connaître l'issue de l'entrevue de celle-ci avec l'impératrice. Il ne fallait pas, dans son malheur, torturer Georges par de vagues espérances ; il fallait surtout lui éviter de nouveaux mécomptes. Ce n'était, d'ailleurs, qu'ajourner de bien peu cette communication, puisque l'audience de la jeune fille avait lieu ce jour-là, et qu'il lui serait permis le lendemain d'agir en pleine connaissance de cause.

A ces pensées se joignait une vive appréhension en songeant aux conjonctures nouvelles dans lesquelles se trouvait son ami. Maintenant que son sort était fixé, maintenant que l'émotion de la lutte qui s'était prolongée pendant toute la durée du procès était finie, maintenant que l'heure de la résignation était venue, dans quelle disposition serait Georges ?

Georges, avec sa nature ardente et téméraire, mais en même temps délicate, rebelle à toute entrave, sensible au bien-être avec excès, comment supporterait-il l'horreur de cette situation nouvelle ? lui, qui dans tout ce qui était l'objet de ses études, de ses goûts ou de ses passions, n'avait jamais eu d'autre but que la jouis-

sance ! Par son intelligence, par son cœur, par son esprit, par ses sens, jour ! tel avait été le mobile unique de ses actions, même les meilleures ; et jusque dans les hasards dangereux qui l'avaient conduit à sa perte, il avait cherché, plus encore la satisfaction d'une soif d'émotions nouvelles et inconnues, que la réalisation d'un rêve chimérique mais généreux. Lui, pour qui les mots devoir, sacrifice, contrainte n'avaient aucun sens, quelle serait aujourd'hui son attitude en présence, non plus du danger, mais du malheur, sous cette forme impitoyable ?

Le marquis se faisait ces questions avec une inquiétude fondée peut-être sur quelque ressemblance entre sa nature, à lui, et celle qu'il connaissait si bien. Tous les deux étaient des hommes du monde : l'un plus raffiné, plus distingué, plus séduisant ; l'autre plus fin, plus pénétrant, plus judicieux. Tous deux généreux et nobles, et, en dehors des égarements politiques qui les avaient entraînés l'un et l'autre, incapables d'une action basse et indigne de leur sang de gentilhomme. Mais il existe dans l'âme humaine une corde, dont le son est un écho de la voix divine, et c'était précisément celle-là qui était muette chez ces deux hommes accomplis d'ailleurs, ou sinon muette, chez le plus âgé des deux, du moins, selon l'expression du grand poète de sa patrie, inerte et faible "à cause d'un trop long silence." Cette corde mystérieuse et profonde ne retentit jamais bien haut, il est vrai, et tous les bruits du monde et de la vie, les passions, les plaisirs, l'esprit, le talent, la gloire l'étouffent bien souvent et empêchent de remarquer sa présence ; mais lorsque vient l'heure silencieuse de l'adversité, c'est alors qu'on l'entend distinctement et que son harmonie puissante et douce transforme parfois l'atmosphère qu'elle remplit. C'est alors aussi que son absence se fait sentir et produit une horreur dont la cause échappe le plus souvent à ceux qui l'éprouvent !

Georges n'était point détenu dans un cachot, mais dans une chambre étroite où le jour ne pénétrait que par une haute fenêtre grillée. Il ne s'y trouvait d'autre meuble que son lit, une table et deux chaises de paille. Dans ses précédentes visites, le marquis avait trouvé son ami triste, mais toujours calme et intrépide, et pour ainsi dire dédaigneux du danger. Jusque-là, bien que pâle et amaigri, ses traits gardaient toujours leur caractère noble et altier, et le désordre de sa chevelure et même celui de ses vêtements n'étaient rien à cet aspect aristocratique qui, dans le sens le meilleur du mot, caractérisait toute sa personne.

Mais aujourd'hui il n'en était plus ainsi, le travail des années ou celui d'une longue maladie semblait s'être accompli depuis leur dernière rencontre

Assis près de sa table dans une attitude de morne abattement, il leva à peine la tête à l'approche de son ami, qui, après lui avoir serré la main, demeura quelques instants trop ému de son côté pour rompre ce lugubre silence.

Georges attendit que les pas du gardien de la prison qui venait d'introduire le visiteur se fussent éloignés.

— Vous voilà, Adelardi ! dit-il enfin d'une voix altérée. Je m'étonnais de ne pas vous voir depuis que... depuis que tout est décidé.

— Je n'ai pu obtenir plus tôt la permission d'entrer ; en revanche, on me l'a accordée pour tous les jours jusqu'à...

Il s'arrêta.

— Jusqu'à celui où je quitterai les délices de ce lieu pour celles qui m'attendent, en le quittant ! dit Georges avec un rire amer. Adelardi ! poursuivit-il en changeant de ton et en se levant tout d'un coup, se peut-il qu'un ami tel que vous soit venu me trouver aujourd'hui les mains vides ? se peut-il que vous n'ayez point deviné ce qu'il me fallait et que vous soyez là sans m'avoir apporté un moyen d'échapper à mon sort et me donner moi-même cette mort qu'on a la barbarie de me refuser ?...

Il arpenta deux ou trois fois la chambre avec une sorte d'égarement.

— Répondez moi donc, Adelardi, s'écria-t-il d'un ton violent. Pourquoi ne m'avez-vous pas rendu ce service suprême ? Dans la situation où je me trouve, vous l'auriez attendu de moi, et je vous déclare que vous ne l'auriez point attendu en vain.

Le marquis n'ignorait point les principes au nom desquels il pouvait répliquer, mais il avait dès longtemps perdu l'habitude d'y faire appel. Il se borna donc à dire :

— Vous savez bien, Georges, que ce que vous me demandez est impossible.

— Ah ! oui ! je l'oubliais !... c'est juste. On prend des précautions pour empêcher les victimes de se frayer hors de ces murs un autre chemin que celui qui leur est préparé par leurs bourreaux ; mais l'on ne pense pas, continua-t-il avec agitation, à toutes les ressources du désespoir, et lorsqu'un homme veut mourir, il faudrait être plus habile qu'ils ne le sont pour l'en empêcher et pour l'obliger à accepter l'odieuse vie qu'ils prétendent lui imposer.

Adelardi le laissa exhaler pendant quelque temps encore, sans l'interrompre, les lugubres paroles qui se pressaient dans son esprit et sur ses lèvres. Enfin il lui dit avec une soudaine fermeté :

— Georges, jusqu'à ce jour je vous ai vu calme et énergique ; mais en ce moment vous me faites entendre des paroles indignes de votre courage.

Une légère rougeur colora le front du prisonnier, et il vint se rasseoir à la place qu'il avait quittée.

— Vous avez raison, mon ami, j'en conviens ; je ne suis plus ce que j'étais... Je dois en effet vous surprendre, je ne me reconnais plus moi-même.

Il resta pensif quelques instants, puis il reprit :

— C'est étrange ! car enfin, Adelardi, si je dis que jusqu'à ce jour la crainte m'a été inconnue, que le danger et la mort ne m'ont jamais fait reculer ; si je dis que j'avais du courage, ce n'est point m'attribuer un mérite extraordinaire, puisque tout homme à peu près le possède. Oui, si quelque vertu m'est tombée en partage, c'est bien celle-là, à ce qu'il me semble. Pourquoi donc suis-je faible aujourd'hui ?... Courage ! répéta-t-il après un silence. Est-ce vrai ? est-ce bien cela ? Avais-je du courage ? ou bien étais-je seulement brave ? Il me semble que c'est une autre chose. Où est la différence.

— Je ne sais, dit le marquis d'un air rêveur, mais il y en a une, cela est certain.

Ni l'un ni l'autre ne possédaient la véritable clef de l'énigme, ni l'un ni l'autre ne songeaient en ce moment à la chercher. Mais Adelardi, charmé de voir se détendre un peu l'état violent dans lequel il avait trouvé son ami, continua l'entretien sur le terrain où Georges l'avait amené ; il y voyait d'ailleurs un moyen d'effleurer de loin le sujet qu'il ne voulait pas encore aborder directement.

— Oui, reprit-il, bravoure et courage, ce n'est pas la même chose, et ce qui le prouve, c'est que les femmes les plus timides savent, dans l'occasion, être courageuses autant et souvent plus que nous.

— Oui, cela est vrai, j'en conviens.

— Et, tenez, continua Adelardi en le regardant avec attention, ce courage, plus d'un de vos compagnons d'infortune en fait aujourd'hui l'épreuve d'une manière signalée.

— Comment cela ?

— Ne savez-vous pas que leurs femmes, sans hésitation et sans peur, ont demandé et obtenu la faveur de partager leur sort ? Quelques-unes les accompagnent pendant leur triste route, d'autres les suivront.

— Et leurs maris acceptent ce sacrifice ?

— Ceux qui inspirent ces grands dévouements savent en général les comprendre et les accepter. Oui, l'un d'eux, même, hier, parlant à un ami admis près de lui comme je le suis près de vous, lui

disait : " J'accepte tout maintenant, et je subirai ma peine sans me plaindre : je ne serai pas séparé d'elle ! La seule douleur intolérable de la vie me sera épargnée, je ne murmure plus et je rends grâce à l'empereur ! " Il faut ajouter qu'il vient d'épouser cette femme et qu'il l'adore.

— La seule douleur, répéta lentement Georges, la seule !... Franchement, voilà ce qu'il m'est impossible de comprendre ! Aimer une femme au point de sentir sa présence adoucit un sort tel que le nôtre, et que ne plus la voir est un malheur qui surpasse celui qui nous attend ! non, je ne comprends pas cela, je l'avoue.

— Et cependant, dit Adelardi avec quelque vivacité...

Mais il s'arrêta et n'acheva pas sa pensée : on peut éprouver ou admirer la tendresse héroïque, on ne la suggère pas.

— Et cependant, poursuivit Georges en souriant, que de fois vous m'avez vu amoureux, n'est-ce pas ?... voilà ce que vous alliez dire. Oui, j'en conviens, quoique peut-être je ne l'aie été sincèrement qu'une fois, une seule fois, et encore ! Que voulez-vous que je vous dise, Adelardi ? L'amour, même celui-là, était une fête dans ma vie... c'était un éclat de plus, une jouissance de plus, un charme de plus. Cette beauté ! cette naïve et rare intelligence ! cette vertu même qui ajoutait un attrait inconnu à la tendresse passionnée que trahissaient parfois, en dépit d'elle-même, ses beaux yeux purs et sincères ! oh ! oui, cette fois-là, j'étais amoureux, et j'eusse facilement commis une folie que je suis heureux aujourd'hui d'avoir évitée ! Pauvre Fleurange ! si je l'eusse épousée, quel sort je lui réservais... et à moi !

— A elle ! oui, je le conçois ; le sort que lui promettait votre tendresse, à l'heure où vous la lui témoigniez sans scrupule était fort différent ; mais si elle, elle, charmante, dévouée, courageuse... si elle était là près de vous, n' imaginez-vous pas qu'elle pût maintenant adoucir le vôtre ?

— Le mien ?... Mon sort ? mon affreux sort actuel ?

Georges fit cette question avec son rire amer, et reprenant le même ton qu'au début de leur entretien :

— Non, non, je ne suis pas de ces hommes auxquels l'amour suffit à lui tout seul, et dépouillé de tout ce qui en fait au dehors la parure et le prix. En un mot, pensez de moi ce que vous voudrez, Adelardi, mais je ne ressemble en rien à ce compagnon d'infortune que vous veñez de me citer. Aucune tendresse humaine ne me ferait supporter la vie que je mène ici ; jugez de ce que ce sera ailleurs !

Il se leva et se remit à marcher avec agitation, tandis qu'Adelardi se taisait, en proie à un mélange de pensées troublées et pénibles. Bientôt Georges reprit avec une sorte d'emportement :

— Tenez, Adelardi, ne me parlez que d'une seule chose, ne me donnez qu'une seule espérance : la mort !... La mort ! je ne veux qu'elle !

Et portant la main avec un geste désespéré à la cravate noire attachée négligemment autour de son cou :

— En dernier ressort, ce sera ma ressource, dit-il d'une voix rauque, si d'ici à huit jours je ne parviens pas à trouver, pour échapper de leurs mains, un moyen plus digne d'un gentilhomme.

Son ami gardait un triste et morne silence. Que dire ? que répondre en effet à l'heure où tout manque sur la terre, lorsque le ciel est fermé ? Adelardi eut en ce moment la pleine conscience, le vif ressouvenir de ce qui lui manquait. Il appartenait à un pays où les premières impressions sont toujours chrétiennes, et il est rare que la plus longue durée d'indifférence et d'oubli les efface complètement de l'âme où dès l'enfance elles ont été profondément empreintes.

— Mon cher ami, dit-il avec une gravité mélancolique qui ne lui était point habituelle, pour vous être bon à quelque chose en ce moment, il faudrait, je le sens, être autre que je ne suis. Oui, Georges, contre la sombre tentation qui vous domine, contre le désespoir que soulève en vous la perspective du sort affreux qui vous menace, il n'y a qu'un seul moyen, un seul, un unique remède, et je me sens indigne de vous le suggérer.

Sa voix se troubla et il continua avec émotion :

— Georges ! il faudrait croire, et il faudrait prier !

Georges fut un instant surpris et ému, et après un assez long silence, que ni l'un ni l'autre ne cherchait à rompre, il dit d'une voix plus douce :

— Eh bien, Adelardi, qu'il me soit du moins permis, en priant, d'implorer une grâce qui n'a pas été refusée à un homme plus coupable encore que je ne le suis : Fabiano se meurt.

— Oui, je savais que sa blessure ne pouvait guérir.

— Il n'en serait pas mort cependant si vite peut-être, sans le typhus qui l'a violemment attaqué avant-hier. J'espérais quelque chose pour moi-même de cette contagion, lorsque, par crainte sans doute de voir diminuer ainsi notre lugubre chaîne, on l'a enlevé d'ici cette nuit et on l'a envoyé mourir à l'hôpital, je ne sais où.

En ce moment la clef se fit entendre, l'heure était écoulée, il fallut se séparer : ce fut avec un effort à peine adouci par la pensée

que ce n'était pas encore un adieu et que ces tristes rencontres se répéteraient plus d'une fois avant la dernière.

Au moment où le marquis allait quitter la prison, le gardien qui lui en ouvrait la dernière porte lui dit à voix basse :

— Je ne crois rien faire de contraire à mon devoir en vous chargeant de cette lettre, monsieur. Le prisonnier mourant qu'on a emporté cette nuit me l'a donnée un jour en me priant de la faire parvenir à son adresse, après son départ pour là-bas. Le voilà parti maintenant pour ailleurs, et je voudrais accomplir la volonté de ce pauvre diable.

— Donnez, dit Adelardi en la prenant, je me charge de l'envoyer.

Lorsqu'il fut dehors, il regarda la lettre qu'on venait de lui confier, et sa surprise fut grande en découvrant qu'elle était adressée à *mademoiselle Gabrielle d'Yves, chez M. le professeur Dornthal, à Heidelberg.*

LVI

En quittant la forteresse, le marquis remonta dans son traîneau, mais il ne donna pas d'ordre à son cocher, étant encore incertain sur le lieu où il voulait se faire conduire. Fleurange, à l'heure qu'il était, devait être revenue du palais. Irait-il tout droit la trouver, pour apprendre d'elle l'issue de son audience et en même temps pour lui remettre cette lettre dont il était le dépositaire ? C'était ce qu'il y avait de plus simple, et lorsqu'il se demanda pourquoi il hésitait, il lui sembla que c'était parce qu'il remportait de son entrevue avec Georges une sorte de mécontentement ou du moins d'inquiétude, dont il craignait de laisser apercevoir la trace. Dans la singulière mission qu'il avait à remplir, il commençait à sentir que la tendresse et le courage ne pesaient pas d'un poids égal des deux côtés, et il se serait bientôt demandé avec inquiétude s'il était bien certain que la reconnaissance fût plus tard à la hauteur du dévouement, s'il n'eût été rassuré à cet égard par plusieurs réflexions.

Il n'était pas, en effet, très-surprenant peut-être, que Georges fit bon marché d'un bonheur qu'il devait regarder comme impossible. Mais si celle qu'il était si loin d'attendre apparaissait tout d'un coup dans sa prison, se plaindrait-il alors que la mariée fût trop belle ? Le marquis ne le pensait point. Mieux que personne, il savait quel charme Fleurange avait exercé naguère ; aucune femme, jamais, n'avait eu sur le cœur mobile de Georges un tel empire, et

il était certain qu'il lui suffirait de la revoir un seul instant pour en subir de nouveau l'attrait puissant. A cet égard, sa parfaite connaissance du caractère de son ami l'empêchait d'avoir un doute; il en vint donc à cette conclusion que, bien qu'il se fût senti tout à l'heure blessé de la froideur de son langage lorsqu'il lui parlait de Fleurange, dès qu'elle paraîtrait, cette froideur s'évanouirait comme de la neige au soleil, et qu'il ne pouvait craindre qu'elle s'en aperçût et n'en souffrit jamais. C'était là, pour lui, le point le plus important.

L'intérêt que lui inspirait Fleurange était un des sentiments les plus purs et les meilleurs qu'il eût jamais éprouvés de sa vie. Sans s'en douter, et sans le vouloir, elle exerçait sur lui une bienfaisante influence. Mille impressions lointaines, effacées et presque étouffées par le monde, se réveillaient dans l'atmosphère pure qui environnait cette jeune fille, et il les accueillait avec un sentiment dont il était lui-même surpris. Aussi, depuis qu'il l'avait revue, prenait-il au sérieux, dans l'intérêt de son bonheur plus que de celui de Georges, le rôle quasi paternel que la princesse Catherine lui avait confié vis-à-vis de tous les deux.

Les considérations que nous avons énumérées l'ayant toutefois complètement rassuré sur les dispositions, sinon présentes, au moins prochaines, de Georges, il reprit son premier projet et se fit conduire à la maison du grand quai. Il avait déjà mis pied à terre, et demandé à être introduit auprès de mademoiselle d'Yves, lorsqu'il aperçut Clément qui traversait le vestibule. L'idée lui vint alors qu'il ferait mieux de s'adresser d'abord à lui.

Clément était sombre et préoccupé. Il venait de voir sa cousine revenir du palais dans tout l'éclat que sa parure et la joie du succès ajoutaient à sa beauté. Mais le marquis n'eut pas le temps de remarquer en ce moment la physionomie du jeune homme, ni l'effort avec lequel il répondit aux premières questions qu'il lui adressait dès qu'ils furent seuls dans un salon du rez-de-chaussée, où il entra avec lui.

—J'ai à vous parler d'un incident imprévu, Dornthal. Mais d'abord votre cousine est-elle revenue du palais ?

—Oui.

—Savez-vous si elle a été satisfaite de son audience ?

—Oui, l'impératrice a promis pour demain une réponse telle que Gabrielle la désire.

—Je n'en doutais pas, l'impératrice est toujours de bonne volonté pour accorder une grâce, et lors même qu'il en serait autrement, il était impossible que la vue de celle qui présentait cette requête n'en assurât pas le succès.

Clément ne répondit rien à cette remarque.

—Vous disiez, monsieur le marquis, qu'un incident imprévu...

—Oui, m'y voici. Je vous dirai d'abord ce que vous ignorez peut-être : c'est que ce misérable Fabiano Dini, qui a si cruellement compromis Georges et qui était détenu avec lui...

Clément surpris, l'interrompit d'une voix émue :

—Ce malheureux est tout à fait expirant, monsieur le marquis. On l'a enlevé cette nuit de la forteresse, et...

—Parbleu, je le sais, puisque c'est précisément cela que j'allais vous dire. Mais, comment le savez-vous, vous-même ?

—Je m'en suis informé.

—Vous le connaissiez donc, ce Fabiano ?

—Oui, un peu, et je tenais à savoir ce qu'il était devenu.

—Et le savez-vous maintenant ?

—Oui, je sais dans quel hôpital il se trouve, et je sais aussi que, grâce à la contagion, qui est de nature à éloigner de lui tout le monde et lui rend la fuite impossible, il n'est plus gardé que par des infirmiers. J'espère parvenir à le voir aujourd'hui.

—Vous le connaissiez ? répéta le marquis, après un moment de réflexion : alors cela rend fort simple ce qui me semblait inexplicable. Votre cousine Gabrielle, en ce cas, le connaît peut-être aussi ?

—Oui, elle le connaît... comme moi.

—Alors tout s'explique, et puisqu'il en est ainsi, tenez, Dornthal, dit le marquis en lui mettant entre les mains la lettre dont il était porteur, chargez-vous de lui remettre ceci.

A la vue de l'écriture de son cousin, Clément ne put dissimuler son émotion, et voyant en ce moment l'œil pénétrant et interrogateur du marquis fixé sur lui, il lui sembla inutile de chercher à lui cacher la vérité. Sans hésiter alors, et en très-peu de mots, il lui raconta toutes les circonstances de la vie de celui qui expiait en ce moment ses fautes par les dernières souffrances d'une mort misérable.

—Je ne crains pas, monsieur le marquis, de vous confier ici le secret de cette triste existence. Vous le garderez, j'en suis sûr, et vous n'oublierez jamais, n'est-ce pas ?—ajouta-t-il d'une voix émue, que c'est *Fabiano Dini* et non point Félix Dornthal qui échappe ainsi par la mort à une peine infamante.

Le marquis lui serra la main.

—Comptez sur mon silence, Dornthal

Au bout d'un moment, il continua :

—Cet infortuné a montré un grand courage pendant son procès, un mépris complet du danger pour lui-même ; il ne m'a semblé

préoccupé que du désir de sauver celui dont il a causé la perte. Que Dieu lui fasse grâce !

—Oui, en vérité, que Dieu lui fasse grâce ! répéta gravement le jeune homme.

Adelardi lui tendit de nouveau la main, et allait quitter la chambre, lorsque Clément l'arrêta :

—Monsieur le marquis, me permettez-vous maintenant de vous faire une question ?..

—Assurément.

—Eh bien, puis-je vous demander si le comte Georges est informé de l'arrivée de Gabrielle ?

—Non pas encore.

—Mais il l'est sans doute de sa résolution ?

—Non, mon ami, il l'ignore aussi jusqu'à présent. Je ne doutais pas, sans doute, du succès de la démarche tentée aujourd'hui par Gabrielle près de l'impératrice ; mais, néanmoins, pour causer une telle surprise à Georges, je voulais être absolument certain qu'il n'y avait pas pour lui de mécomptes à craindre.

—Oh ! oui, je vous comprends. Perdre une pareille espérance après l'avoir conçue, c'eût été, en effet, plus affreux que la mort ! dit Clément avec une vivacité qui frappa son interlocuteur. Mais Clément continua bientôt d'un ton plus calme :

—Encore une question, monsieur le marquis, une question absurde, j'en conviens, mais que je ne puis m'empêcher de vous adresser en ce moment. Vous le savez, ma position auprès de Gabrielle est celle d'un frère. Pouvez-vous m'assurer que celui qu'elle aime, celui à qui elle va ainsi s'immoler tout entière, pouvez-vous, sur l'honneur, m'assurer qu'il est digne d'elle ? qu'il l'aime ? qu'il l'aime autant qu'un homme a jamais aimé une femme ? Je ne saurais en douter assurément, mais enfin, pour tant de souffrances il me faut son honneur... Il me le faut ! répéta-t-il presque avec emportement, et à la question que je viens de vous faire, je vous demande une réponse sincère.

Le marquis hésita un moment. La véhémence de Clément lui donnait à penser, et sous l'impression de sa récente entrevue avec Georges, il ne sut d'abord que répondre. Livrerait-il son ami ? Tromperait-il celui dont le noble et loyal regard était en ce moment attaché sur lui ? Il demeura quelques instants incertain, puis, enfin, il se décida à être sincère et à répondre aussi franchement qu'il était interrogé.

—Vous me demandez la vérité, Dornthal : Eh bien, en ce moment, il m'est impossible de vous affirmer que l'amour de Georges soit ce que vous venez de dire. Selon mon sentiment,

Gabrielle, à l'heure où nous parlons, n'est pour lui qu'un beau rêve du passé. Mais soyez bien tranquille, mon cher ami, dès que ce rêve deviendra une réalité, dès qu'elle sera là, devant lui, près de lui, à lui, oh ! alors, n'en doutez pas, le feu presque éteint se réveillera brûlant et vif comme naguère, et rien ne révélera à cette charmante créature qu'un nuage d'oubli ait jamais voilé son image. Que voulez-vous, Clément ? en fait de tendresse et de constance, les femmes nous dépassent de beaucoup, et elles n'en sont pas plus malheureuses pour cela. Adieu, mon cher ami, à demain.

Clément ne répondit qu'en acceptant la main que le marquis lui tendait encore une fois avant de sortir. Il l'avait écouté, pâle et frémissant, mais, dès qu'il fut seul, il s'écria en cherchant avec effort à étouffer un sanglot qui soulevait sa poitrine : Ah ! mon Dieu... mon Dieu !... Est-ce là aimer !

LVII

Fleurange, au grand regret de mademoiselle Joséphine, s'était débarrassée de la parure qui avait semblé réaliser pour la vieille fille tout le rêve de la première nuit. Elle venait de reparaitre, vêtue de la simple robe montante de drap foncé qui était son costume ordinaire, lorsque Clément, qui lui avait dit qu'il ne reviendrait que tard dans la soirée, rentra tout à coup dans le salon où il l'avait quittée une demi-heure auparavant.

Son dessein avait été de consacrer le reste du jour au triste devoir qu'il s'était imposé vis-à-vis de son cousin, et il avait trouvé inutile d'en parler à Gabrielle, lui ayant tenu caché jusque-là ce qu'il avait découvert relativement à Félix ; mais la lettre qui venait de lui être remise changeait la situation et il lui semblait maintenant indispensable qu'elle en prit connaissance sur-le-champ.

Il lui expliqua donc, sans long préambule, la situation actuelle de leur malheureux cousin. Il lui apprit la démarche qu'il allait tenter pour le voir ; enfin, il lui raconta ce que venait de lui apprendre le marquis Adelardi, et il lui remit la lettre dont il était porteur.

Ce ne fut pas sans une vive émotion que Fleurange en brisa le cachet et lut tout haut et rapidement ce qui suit :

“ Ma cousine Gabrielle,

“ Je suis condamné aux mines à perpétuité, mais comme, en même temps, je suis dangereusement blessé, je suppose que depuis bien longtemps je n'existerai plus lorsque cette lettre vous par-

viendra, si elle vous parvient jamais. Je regrette le mal que j'ai fait à tous, et notamment à mon dernier bienfaiteur, et je le regrette surtout à cause de vous, car vous en souffrirez peut-être. J'aurais dû y songer plus tôt, mais, un soir, à Florence, je vous vis inopinément passer en calèche. J'attendis à la porte de l'hôtel où vous étiez descendue, puis je cédaï à l'irrésistible tentation de vous faire penser à moi, en vous jetant quelques lignes dans un bouquet. Peu de jours après, mon patron, qui était à mille lieues de supposer que le modèle fût de ma connaissance, me fit voir imprudemment sa belle Cordelia. Je le confesse, à dater de ce jour, une vive envie me saisit de l'arracher à cette contemplation qui m'irritait, et Lasko arriva à point nommé. Mais je ne croyais pas que cela irait si loin. Au surplus, Gabrielle, croyez-moi, mon amour que vous avez repoussé (et vous avez bien fait, j'en conviens) était peut-être encore plus digne de vous que le sien ; car, je le sens, si je vous avais rencontrée plus tôt, et si vous aviez pu m'aimer, il m'eût rendu meilleur, tandis que lui !... Mais il n'est plus temps de vous parler ni de lui ni de moi !... tout est fini. C'est à vous, à vous seule, ma cousine, que je veux encore adresser ces dernières paroles ; vous les répéterez pour moi à tous ceux à qui je les dois, et dites par vous, elles seront entendues : *Pardon et adieu.*

“ F. D. ”

Fleurange essuya ses yeux remplis de larmes. Cette lettre l'avait émue de plus d'une manière, et, Clément, on le devine, ne l'avait pas écoutée avec indifférence. Mais, en cet instant, une seule pensée dominait toutes les autres. Aussi, après un court moment de silence, il dit :

— Cette lettre a été écrite lorsqu'il croyait mourir de sa blessure. Depuis, la maladie a hâté sa fin et peut-être, à l'heure où nous parlons, il n'existe plus. Ce soir, en tout cas, vous saurez si je l'ai trouvé mort ou vivant...

Fleurange l'arrêta :

— Clément, écoutez-moi auparavant. Si, comme cela n'est point impossible, Félix est encore vivant, je voudrais le revoir et vous suivre près de lui.

— Vous !... non, cela ne se peut, cette contagion est redoutable. Cet hôpital ! vous ne sauriez y venir. C'est un lieu destiné aux malfaiteurs ou aux derniers misérables. Je ne puis vous exposer à tous ces dangers, je ne le veux pas.

— Mais, dit Fleurange, si par hasard cette préférence, cette sorte de sympathie qu'il m'a toujours témoignée à sa manière me don-

naît aujourd'hui la puissance de consoler l'heure dernière de cette misérable vie ? Qui sait ? si ma voix faisait parvenir à son oreille une parole qui pût calmer le désespoir de son agonie ? Clément ! Clément ! oseriez-vous me dire que je ne devrais pas le tenter ? Oseriez-vous sincèrement m'en détourner, parce que, pour cela, il y a un danger à courir ?

— Gabrielle ! dit Clément avec une sorte d'irritation, vous êtes toujours la même ! Ne comprenez-vous pas que vous êtes impitoyable pour ceux qui vous aiment ?

— Voyons ! songez-y un instant, poursuivit-elle avec insistance, et répondez, Clément !

Un moment de silencieuse angoisse suivit ces mots. Puis, d'une voix troublée, Clément dit :

— Venez vite, ne perdez pas de temps. Il se peut, en effet, que vous ayez une influence que n'aurait aucune autre ; hâtez-vous, je vous attends.

Avant que ces paroles fussent achevées, Fleurange était hors de la chambre. En moins de temps qu'il n'en avait fallu pour les dire, elle était là, enveloppée de son manteau, la tête couverte de son bonnet de velours, le visage caché par un voile, prête à partir. Ils descendirent ensemble, sans se parler davantage. Le traîneau de Clément attendait à la porte. Elle s'y plaça, lui près d'elle, et ils partirent avec la rapidité presque effrayante qui appartient à ce genre d'équipage.

Il ne faisait plus jour, car il était au-delà de quatre heures ; mais la clarté brillante de la nuit, augmentée par le blanc reflet de la neige, éclairait suffisamment leur route et permettait aux chevaux de franchir la distance aussi vite qu'en plein jour. Le lieu vers lequel ils se dirigeaient était situé sur la rive opposée de la Neva et beaucoup plus bas que la partie de celle qu'ils quittaient, où se trouvait la maison de la princesse Catherine. Ils traversèrent donc le fleuve en diagonale, suivant une route tracée par les branches de sapin qui, de loin en loin, en marquaient le sillon. Ils se trouvèrent ainsi transportés, en un clin d'œil, des splendeurs de la ville au milieu de ce qui semblait être un vaste et blanc désert. A mesure qu'ils descendaient le fleuve, les palais, les coupes nombreuses et dorées des églises, les constructions immenses et régulières, dont l'ombre rendait l'effet encore plus imposant, disparaissaient dans le lointain ; et lorsqu'ils s'arrêtèrent enfin à l'extrémité la plus éloignée d'un faubourg situé sur la rive droite du fleuve, ils ne se trouvèrent plus environnés que de masures de bois, parmi lesquelles on apercevait çà et là quelques bâtiments un

peu plus vastes, mais tous de la plus pauvre apparence, et dont aucun n'avait plus d'un étage.

Clément fit descendre sa cousine, tandis qu'il cherchait des yeux celui qui les attendait et qui devait leur servir de guide.

Un homme s'approcha.

— M. Clément Dornthal ? dit-il à voix basse.

— C'est moi.

— Vous n'êtes pas seul ?

— Que vous importe ?

— Je n'ai pas d'ordre, et une femme... c'est défendu.

— Je suppose pourtant qu'il en entre plus d'une dans ce lieu ?

— Oh ! oui ; mais il faut une permission... ou bien...

— Tenez, lui dit Clément tout bas, la mienne suffit pour deux.

Le guide sembla trouver la réponse satisfaisante ; il empocha l'or que Clément venait de mettre dans sa main et ne répliqua plus.

Ils marchèrent rapidement, à sa suite, vers celui des bâtiments mentionnés tout à l'heure qui était le plus éclairé. En approchant, ils aperçurent que cette lueur procédait d'un grand feu allumé au dehors et autour duquel un assez bon nombre d'individus se chauffaient, les uns accroupis, les autres debout, quelques-uns endormis dans un rayon assez rapproché du feu pour que le sommeil n'y fût pas mortel,—tous éclairés d'une façon bizarre par la flamme, qui permettait d'apercevoir leurs visages barbus, la forme anguleuse de leurs bonnets fourrés, leurs castans de peau de mouton, et çà et là quelques vendeurs d'eau-de-vie qui leur procuraient, pour lutter contre le froid, un moyen plus efficace encore que le feu du brasier.

Clément et sa compagne passèrent rapidement devant ce groupe, non toutefois sans être assaillis par quelques paroles inquiétantes, et sans que Clément eût jeté à quelques pas d'eux, au moyen d'un vigoureux coup de poing, un curieux aviné qui voulait essayer de lever le voile de Fleurange ; mais cette leçon avait suffi, et ils arrivèrent sans être autrement inquiétés, jusqu'à la porte du bâtiment décoré du nom d'hôpital, qui n'était qu'une longue et vaste galerie en bois.

Ils entrèrent. En passant ainsi subitement de la clarté du grand feu et de la vivacité d'un froid extrême, dans l'obscur et chaude enceinte de l'ambulance, leurs premières sensations furent qu'ils se trouvaient à la fois dans les ténèbres et dans une température étouffante. Fleurange se hâta de relever son voile ; elle ôta même son bonnet et détacha son manteau, car elle ne pouvait respirer et se sentait presque défaillir par l'effet de cette transition soudaine.

Mais elle se remit presque à l'instant. Clément, effrayé d'abord, vit bientôt qu'elle était en état de poursuivre leur lugubre exploration. En effet, une fois que leurs yeux furent accoutumés à la lumière incertaine qui les environnait, il leur devint possible d'apercevoir la longue rangée de grabats sur lesquels gisaient, dans toutes les affreuses variétés de la souffrance, près de deux cents créatures humaines, dont les gémissements confondus s'élevaient de tous côtés, comme un seul cri douloureux et sinistre fait pour glacer d'effroi et de pitié le cœur le plus ferme et le plus aguerri.

Celui de Fleurange battait bien fort, tandis qu'ils avançaient lentement à travers l'espace obstrué. Clément se demandait avec remords comment il avait pu consentir à l'amener en un tel lieu, lorsque, tout d'un coup, près d'eux, une plainte suivie de quelques mots qui semblaient prononcés en délire arrêtaient toute autre pensée et les retinrent immobiles à la place où ils étaient. Ils écoutèrent encore... Lequel de ces infortunés venait de proférer ces paroles? Ils regardèrent autour d'eux autant que l'imparfaite lumière le leur permettait : mais, parmi tous ces malades si rapprochés les uns des autres, ils n'en apercevaient pas un dont les traits eussent le moindre rapport avec ceux du malheureux dont ils croyaient avoir reconnu la voix.

— De grâce ! murmura la jeune fille d'une voix suppliante, en s'adressant à un infirmier, à qui elle venait d'entendre dire quelques mots en allemand et qui passait rudement près d'elle une petite lanterne à la main, — un seul instant prêtez-moi cette lumière.

L'infirmier s'arrêta en entendant parler sa langue et il regarda la jeune fille avec surprise ; puis, comme si l'aspect de celle qui lui faisait cette prière l'eût attendri, il lui livra la lanterne en disant :

— Je vous la laisse le temps qu'il me faut pour aller au bout de la salle. Je la reprendrai en revenant.

Clément la prit de ses mains, et la lumière éclaira un instant vivement le visage et le front découvert de Fleurange. Au même moment un cri, un mouvement presque convulsif, et le nom de Gabrielle prononcé par la voix qu'ils avaient entendue, leur révéla sur lequel de ces misérables lits il fallait chercher celui qu'ils avaient retrouvé.

Ils s'approchèrent tous deux le cœur ému : à l'aide de la lumière, ils contemplèrent alors les traits du mourant. Était-ce bien lui?... Était-ce là Félix? Sa voix et ses paroles ne permettaient pas d'en douter, et cependant rien, dans ce visage défiguré par l'agonie et lacéré par une horrible blessure, ne rappelait celui qu'ils avaient

vu pour la dernière fois dans toute la force de la santé et dans tout l'orgueil de la jeunesse.

Après le cri qu'il avait poussé, il était retombé comme sans vie, et Clément s'inclina en tremblant pour écouter s'il respirait encore.

Le battement de son cœur, faible et irrégulier, n'était point arrêté.

— Félix, dit-il, m'entends-tu ?... me-reconnais-tu ?

Félix ouvrit les yeux.

— Quel rêve étrange ! murmura-t-il. On dirait qu'ils sont tous là. Tout à l'heure cette vision !... et maintenant cette voix ! O mon Dieu ! je voudrais ne plus me réveiller.

Fleurange avait pris la main du mourant et s'était penché vers lui pour écouter ses paroles. La lumière éclairait distinctement ses traits. Cette fois les yeux du mourant s'attachèrent avec une fixité effrayante sur ceux de la jeune fille.

— C'est impossible !... dit-il. Mais quelle est donc l'illusion qui me fait voir et entendre ce qui ne peut être ?

— Félix, dit Fleurange avec un accent d'une douceur pénétrante, ce n'est point une illusion : nous sommes là. Dieu nous a amenés jusqu'à vous pour que vous ne mouriez pas ici seul, sans ami, sans prière, sans demander et sans obtenir le pardon et la paix.

Un rayon de grande lucidité traversa en ce moment les yeux jusque-là fixes ou égarés, du blessé ; il sembla avoir compris, mais il ne répondit pas.

Clément et Fleurange craignaient de rompre ce silence solennel. Bientôt le regard de Félix passa de l'un à l'autre, et, prenant la main de la jeune fille et celle de son cousin, il les pressa ensemble sur son cœur en disant :

— Oh ! mon Dieu ! quel miracle !

Puis il ajouta d'une voix faible :

— Quel bonheur que ce soit lui, et non pas l'autre !

Tous les deux comprirent sa méprise, mais tous les deux n'en furent pas également troublés ; car tandis que la jeune fille, rougissant légèrement, retirait sa main avec un léger sourire, le front de Clément se couvrait d'une pâleur presque égale à celle du mourant. Toutefois une plus grave pensée les absorbait tous deux en ce moment. Après un court intervalle de silence, Fleurange adressa de nouveau quelques mots à Félix ; mais il ne lui répondit plus, et bientôt sa tête défaillante, qu'elle cherchait à soulever tomba sur son épaule. Il demeura quelques instants évanoui ; lorsqu'il rouvrit les yeux et qu'il la vit près de lui :

— Oh ! Dieu soit loué ! dit-il. Cette vision est encore présente !

— Oui, je suis là, Félix, dit Fleurange d'une voix fervente ; je suis là pour prier pour vous. Ecoutez-moi bien, continua-t-elle en parlant doucement et très-distinctement ; dites avec moi que vous vous repentez de toutes les fautes de votre vie.

— De toutes les fautes de ma vie !... répéta le mourant.

— Et que, si la force vous était rendue, vous voudriez en faire l'aveu efficace et complet, l'aveu accompagné d'un parfait repentir ! M'entendez-vous ?

La main qu'elle tenait serra la sienne. Une larme glissa le long de la joue de Félix ; une voix qui n'était plus qu'un souffle prononça les mots :

— Oui, un parfait repentir...

Une nouvelle syncope sembla présager la fin.

— O mon Dieu ! dit Fleurange, en levant avec ferveur les yeux au ciel, si les paroles de l'absolution sainte pouvaient maintenant tomber sur sa tête !

En ce moment l'infirmier revint prendre brusquement la lanterne des mains de Clément :

— Pardon, dit-il, j'en ai besoin pour quelqu'un qui vient visiter un de mes malades.

En effet, à travers l'étroit espace qui séparait les deux rangées de lits, se faisait jour non sans peine un personnage imposant et majestueux, dont la longue barbe, les cheveux flottants, la large simarre de soie, et la croix d'or, indiquaient assez manifestement le caractère : c'était en effet un prêtre grec. Il ne venait point cependant dans ce triste lieu pour exercer son ministère, mais l'un des malheureux atteints de la contagion était l'objet de sa charité et il venait le visiter.

Il passait donc sans regarder autour de lui, et même en détournant les yeux le plus possible du lugubre spectacle qui l'entourait, lorsque la main de Clément se posa sur son bras et l'arrêta au moment où il passait devant le lit de Félix.

— Que me voulez-vous, jeune homme ? dit-il avec surprise.

— Je vous en conjure, dit Clément, approchez-vous de ce mourant ; il expire dans le véritable regret de ses fautes, dans la pleine volonté de les confesser s'il en avait la force : daignez lui donner l'absolution sacramentelle.

Malgré le lieu, l'heure, la solennité suprême du moment, la jeune catholique tressaillit en entendant ces mots ; ses grands yeux s'ouvrirent avec l'expression de la plus vive surprise, et adressèrent à Clément une silencieuse et inquiète interrogation. Il la comprit et

tandis que l'infirmier traduisait ses paroles à celui qui les avait entendues sans les comprendre, il lui dit :

— Nous sommes ici, Gabrielle, devant un prêtre revêtu de toute la puissance des ordres sacrés. En présence de la mort, nous pouvons nous en souvenir, et ne plus nous souvenir que de cela.

Il s'agenouilla. Fleurange en fit autant. Le mourant joignit les mains et, tandis que le mot *pardon* effleurait une dernière fois ses lèvres, le prêtre grec, d'un geste majestueux, leva la main droite, et prononça sur sa tête les paroles miséricordieuses et divines de l'absolution sainte !

LVIII

Fleurange était rentrée depuis plusieurs heures ; l'anxiété, l'horreur, la tristesse et l'attendrissement qui s'étaient succédé pour elle, pendant la scène émouvante que nous venons de décrire, faisaient place maintenant à un sentiment où dominait surtout une intime et douce reconnaissance.

Ah ! nul ne saurait la comprendre sans l'expérience que peut seule donner la foi, cette joie mystérieuse qui pénètre dans une âme lorsque le salut d'une autre âme lui semble assuré, lorsque d'une manière tangible, pour ainsi dire, l'abîme de miséricorde qui nous environne toujours s'entr'ouvre et nous permet de sonder sa profondeur ; lorsqu'en retour d'une larme, nous croyons voir le ciel s'ouvrir ; lorsqu'en réponse au pardon demandé, il nous est donné de comprendre la signification ineffable de ces deux autres mots, doux comme la miséricorde, grands comme l'infini : *le pardon obtenu*.

Fleurange se sentait donc, sinon heureuse—les impressions de ce jour avaient été trop solennelles pour n'avoir pas laissé un voile de tristesse sur son âme—au moins calme et sereine ; la vue de ce lit de mort avait mis en fuite quelques-unes des visions auxquelles, si souvent maintenant, elle s'abandonnait sans scrupules, visions où la passion mêlait à la joie de son dévouement prochain les perspectives d'un avenir meilleur, où le bonheur avec Georges lui apparaissait consacré et agrandi par la souffrance qu'ils auraient d'abord partagée ensemble : thème chéri, mille fois caressé par son imagination, par son cœur, par son âme elle-même, qui croyait à la puissance du sacrifice et en faisait instinctivement la base de ses espérances. Tout, même cela, en ce moment se taisait. On eût dit qu'une harmonie plus grave, plus pure, plus religieuse, se faisait entendre, et que cette autre harmonie mélangée, où la terre et le

ciel étaient presque confondus, s'évanouissait dans le lointain. Jusque-là l'idée de s'immoler avec, et pour un autre lui avait semblé grande ; mais dans cette heure silencieuse qui succédait à un jour si agité, l'idée de quelque chose de plus grand naissait en elle, comme malgré elle : c'était celle du sacrifice offert à l'insu même de ceux pour qui on s'immole !

Le sacrifice idéal, en effet, le sacrifice modèle, n'a-t-il point été de cette nature ? N'a-t-il point été accompli pour ceux qui l'ignoraient ? Et cette ignorance même n'a-t-elle pas été transformée en excuse par l'éternelle bonté, pour désarmer l'éternelle justice ?

Ces idées confuses, Fleurange ne cherchait point à les formuler ainsi, mais elle les laissait flotter autour de son âme sans leur en ouvrir ou leur en fermer l'entrée. Elle était l'une de ces dispositions où, à l'insu de soi-même, parfois, il se forme dans les profondeurs de l'être une disposition latente d'où peuvent jaillir tout d'un coup des efforts et des sacrifices qui semblaient encore impossibles à l'heure qui précède celle où l'on doit les accomplir.

Fleurange était seule au coin d'une grande cheminée de marbre blanc où était allumé un bon feu. Cette cheminée lui avait fait préférer, à tous les autres salons chauffés invisiblement, celui-ci, le plus petit de la maison, et où elle se tenait habituellement.

Clément, après l'avoir ramenée, était retourné au triste lieu qu'ils avaient visité ensemble, afin d'obtenir pour la dépouille de leur infortuné cousin une sépulture, non point honoré, mais du moins séparée.

Mademoiselle Joséphine, à son heure accoutumée, avait regagné la belle chambre qu'elle occupait maintenant avec moins de surprise que le premier jour, et était déjà, depuis une heure, dans le grand lit où elle avait appris à goûter le même repos que sous les rideaux d'indienne qui, d'ordinaire, abritaient son sommeil.

Il était près de onze heures, et Fleurange allait à son tour se résoudre à quitter la place où elle était, lorsque le bruit d'une voiture se fit entendre. La cloche retentit et quelques minutes après on lui mit entre les mains une carte de visite. Elle lut :

“ La comtesse Vera de Liningen.”

Et, plus bas, ces mots au crayon :

“ Mademoiselle Fleurange d'Yves veut-elle bien me recevoir un instant ? ”

— Vera !... la comtesse Vera !...

Fleurange répéta deux fois ce nom. Depuis Florence, c'était la première fois qu'il lui revenait à la mémoire : elle se souvint de l'avoir entendu, une fois dans sa vie, pendant l'entretien de la prin-

cesse Catherine avec le marquis, la première fois qu'elle avait vu celui-ci ; depuis lors, Vera n'avait plus jamais été nommée devant elle. L'avant-veille, Adelardi avait instinctivement évité ce nom en lui parlant, comme en parlant à Vera il avait évité celui de Gabrielle ; et ce jour-là, au palais, personne ne l'avait prononcé.

La surprise de Fleurange fut donc inexprimable ; elle demeurait les yeux fixés sur la carte, lorsque le valet de chambre qui en avait été le porteur se permit de lui rappeler que la comtesse Vera était en bas dans sa voiture et attendait une réponse.

— Faites-la monter assurément, dit-elle alors avec précipitation.

Puis elle attendit, avec un mélange de curiosité et d'embarras, celle qui allait venir. Sans trop savoir pourquoi, son cœur battait à lui faire perdre haleine ; mais, lorsque la porte s'ouvrit et qu'elle vit paraître la belle demoiselle d'honneur, elle éprouva un premier moment de grand soulagement.

— Eh ! quoi, c'est vous, mademoiselle, s'écria-t-elle avec joie. Pardonnez-moi de ne l'avoir pas deviné tout de suite ; mais j'ignorais ce matin le nom de celle qui m'avait si bien accueillie.

L'idée qui maintenant traversait l'esprit de Fleurange, c'était que, plus tôt encore qu'elle ne l'espérait, l'impératrice lui envoyait, par sa demoiselle d'honneur, la réponse favorable qu'elle lui avait promise ; mais la pâleur et le silence de celle qui venait d'entrer la frappèrent, et les paroles qu'elle allait ajouter expirèrent sur ses lèvres.

— Vous ignoriez ce matin mon nom, dit enfin Vera ; mais ne l'aviez-vous jamais entendu prononcer avant ce jour ?

Fleurange rougit.

— Jamais serait inexact, répondit-elle...

Et elle s'arrêta.

— N'importe, poursuivit Vera, je ne tiens à savoir ni quand, ni comment vous l'avez entendu. Je devine assez qu'on vous a fort peu parlé de moi ; mais permettez-moi, mademoiselle, de vous demander à mon tour si, vous même, vous n'aviez pas un autre nom que celui sous lequel j'ai eu l'honneur de vous présenter à Sa Majesté ?

— Je me nomme Fleurange, répondit la jeune fille simplement ; mais ce n'est pas le nom que je porte habituellement.

— Et cet autre nom ?... demanda Vera d'une voix tremblante.

Fleurange fut étonnée de la manière dont cette question lui était adressée ; mais elle le fut bien davantage encore de l'effet que produisit sa réponse et du changement effrayant qui eut lieu dans la physionomie de celle qui lui parlait.

—Gabrielle ! répéta-t-elle ; je l'avais donc deviné !...

Un silence embarrassant suivit cette exclamation : Fleurange ne savait que dire et attendait l'explication d'une scène qui devenait de plus en plus étrange.

Toutefois, tandis que ce silence se prolongeait et qu'elle regardait Vera avec une surprise croissante, une soudaine appréhension la saisit et une lueur passagère et lointaine de la vérité traversa son esprit.

Rien n'était plus vague pour elle que le souvenir de ce nom murmuré devant elle une seule fois ; mais cette fois-là c'était dans un entretien dont Georges était l'objet, et elle se souvint qu'elle avait cru comprendre qu'il s'agissait d'une union désirée par la princesse pour son fils.

Était ce à regret que Vera apportait maintenant à une autre la permission de le suivre ?

Telle fut la question que s'adressa Fleurange. Alors s'approchant de Vera, elle lui dit avec douceur :

—Si vous êtes chargée pour moi d'un message, comment puis-je assez vous remercier, mademoiselle, d'avoir pris la peine de me l'apporter vous-même !

Mais Vera retira vivement sa main, s'éloigna de quelques pas. Puis, comme si elle eût été en proie à une émotion qu'elle ne pouvait parvenir à vaincre, elle tomba sur un fauteuil placé près de la table ; et, pendant quelques instants, elle y demeura pâle, hale-tante, l'air sombre et farouche, essuyant de temps à autre d'un geste brusque des larmes qui, malgré tous ses efforts, s'échappent de ses yeux.

Fleurange, immobile de surprise, la regardait avec un mélange d'intérêt et d'effroi ; mais bientôt la décision franche de son caractère l'emportant sur sa timidité, elle alla droit au fait :

—Comtesse Vera, lui dit-elle, si je n'ai pas deviné le motif qui vous amène ici, dites-moi la vérité. Il se passe entre nous, en ce moment, quelque chose que je ne comprends pas. Soyez sincère, je le serai aussi. Ne demeurons pas ainsi l'une vis-à-vis de l'autre. Surtout ne me regardez pas comme si j'étais, non-seulement une étrangère, mais une ennemie.

A ce mot, Vera leva la tête.

—Ennemies, répéta-t-elle ! Eh bien oui, en ce moment nous le sommes.

Que voulait-elle dire ? Fleurange croisa les bras, et la regarda avec attention en cherchant à deviner l'énigme de ses paroles ; l'énigme encore plus obscure de sa physionomie, qui exprimait tour à tour les sentiments les plus contraires ; l'énigme de ses yeux qui,

tantôt la regardaient avec haine, tantôt avec la douleur et presque l'humilité d'une supplication.

Enfin, Vera sembla se décider à poursuivre.

—Oui, vous avez raison, dit-elle, il faut mettre fin à l'attente où vous êtes, et vous expliquer mon étrange conduite ; mais il me faut pour cela du courage, et pour venir ici comme me voici, pour m'adresser à vous, comme je vais le faire, il faut encore..., il faut que, sans savoir pourquoi..

—Eh bien ! dit Fleurange avec un demi-sourire, achevez ? Que faut-il encore ?

—Il faut, répondit Vera d'une voix basse et émue, il faut qu'un secret instinct m'avertisse que vous êtes bonne et généreuse.

Cette fin, après ce début, n'éclaircissait point la situation et la rendait au contraire plus obscure.

—C'est assez de préambules, dit Fleurange avec un certain accent de fermeté. Parlez clairement maintenant, comtesse Vera ; dites moi tout sans restriction : vous pouvez me croire, lorsque je vous conjure de ne rien craindre. Vos paroles dussent-elles me faire un mal que je ne puis en ce moment ni prévoir ni comprendre, parlez, je l'exige, n'hésitez plus.

—Eh bien, tenez ! dit Vera, en jetant tout d'un coup sur la table un papier qu'elle avait tenu caché jusque-là.

Fleurange le prit, le regarda, et rougit d'abord ; puis elle pâlit.

—Ma supplique ! dit-elle, vous me la rapportez ? Elle a donc été refusée.

—Non ! elle n'a pas été envoyée.

—Cela signifie que l'impératrice, après m'avoir témoigné tant de bonté, a changé d'avis et a refusé de s'en charger ?

—Non. Elle m'a ordonné, au contraire, d'envoyer votre supplique et d'y joindre sa recommandation.

—Eh bien !

—J'ai désobéi à ses ordres.

—J'attends l'explication, que vous allez me donner sans doute, parlez maintenant sans vous interrompre, j'écoute.

—Eh bien, d'abord, répondez-moi. Saviez-vous que Georges de Walden était l'époux qui m'était promis et à qui mon père me destinait dès l'enfance ?

—Qui vous était promis ?... dès l'enfance ? Non, je ne savais pas cela. N'importe, poursuivez.

—N'importe, en effet, ce n'est pas de cela dont il s'agit, quoique j'aie dû vous le rappeler. Il ne s'agit pas non plus de son malheur, ni de son effroyable sentence, ni de cette affreuse Sibérie où vous

prétendez le suivre, et partager un sort dont vous ne sauriez ni adoucir, ni peut-être supporter la rigueur. Ce dont il s'agit, c'est de le préserver de cette destinée, c'est de le sauver, c'est de lui faire recouvrer la vie, l'honneur, la liberté, tout ce qu'il a perdu, en un mot. Ses biens, sa fortune, son nom, son rang, tout peut lui être rendu ! C'est là ce que je viens vous dire, et vous demander de seconder.

—Tout peut lui être rendu ! répéta Fleurange d'une voix altérée. Par quel moyens ? par quelle puissance ?

—Celle de l'empereur invoquée et de sa clémence obtenue par mes prières ; mais à deux conditions, dont l'une est imposée à Georges et l'autre dépend de moi. A ces deux conditions, il s'en joint une troisième, et cela dépend de vous, de vous seule !

Les grands yeux de Fleurange se fixèrent sur Vera avec une expression d'étonnement profond, mêlé d'angoisse.

—Achevez, je vous en conjure ! dit-elle. Achevez, si vous ne rêvez pas, en me tenant ce langage, ou moi en l'écoutant,—si nous ne sommes pas folles l'une ou l'autre.

Vera joignit les mains, et s'écria vivement avec passion :

—Oh ! je vous en conjure ! ayez pitié de lui !

Elle s'arrêta suffoquée par l'émotion.

Fleurange la regarda encore, avec la même expression, et, sans parler, fit signe de continuer. Elle semblait concentrer son attention pour parvenir à comprendre les paroles qui lui étaient adressées.

—Je vous écoute, dit-elle enfin, je vous écoute attentivement et tranquillement : parlez-moi de même.

Vera reprit d'une voix plus calme.

—Eh bien ! ce matin, au moment où je venais de lire votre supplique et de comprendre, pour la première fois, quel était l'exilé que vous demandiez à suivre... dans ce moment-là, précisément, l'empereur est arrivé au palais et m'a fait appeler.

—L'empereur ! dit Fleurange avec surprise.

—Oui. Et savez-vous ce qu'il voulait me dire ? Vous ne le devinez point, et je le conçois, car vous ne savez pas avec quelle ardeur j'avais sollicité la grâce de Georges, avec quel zèle j'avais recueilli, dans ce but, toutes les circonstances les plus propres à désarmer son souverain. Eh bien ! ce que l'empereur voulait m'apprendre c'est que cette grâce, il daignait me l'accorder... à moi, Fleurange ! comprenez-vous ? mais à deux conditions.

—Sa grâce ! s'écria Fleurange. Continuez, j'écoute...

—La première, qu'il passerait quatre années dans ses terres de Livonie, sans en bouger...

Vera s'arrêta.

— J'entends, et ensuite ? dit Fleurange en levant les yeux.

— Ensuite, dit Vera lentement, mais non sans trouble, que la volonté de mon père et du sien s'accomplirait avant son départ.

Fleurange frissonna. Un froid glacial lui gagnait le cœur, et la tête lui tournait comme si elle avait le vertige. Elle demeura toutefois parfaitement immobile.

— Sa grâce est à ce prix ? dit-elle à voix basse.

— Oui. L'empereur prend intérêt à moi depuis mon enfance, il aimait mon père, et il lui a plu de rattacher cet acte de clémence à l'accomplissement de sa volonté.

Il y eut un long silence. Vera elle-même tremblait, en regardant les lèvres pâles et les joues décolorées de Fleurange, dont les yeux étaient fixés devant elle, dans l'espace.

— Et lui ?... dit-elle enfin, il acceptera sa grâce à ce prix... sans hésiter, n'est-ce pas ?

— Sans hésiter ? répéta Vera en rougissant d'une émotion nouvelle, voilà ce que je ne puis dire ; c'est ce doute qui m'humilie et m'épouvante, car l'empereur regarderait la moindre hésitation comme une ingratitude nouvelle, et peut-être annulerait sa grâce.

— Mais pourquoi hésiterait-il ? dit Fleurange, d'une voix qu'on entendait à peine.

— Fleurange ! dit Vera, avec l'accent passionné qu'elle avait eu deux ou trois fois pendant cet entretien, déchirons nous mutuellement le cœur s'il le faut, mais allons maintenant jusqu'au bout. Vous a-t-il été permis de voir Georges, depuis que vous êtes ici ?

— Non.

— Mais il vous attend, il sait que vous êtes arrivée, et quel dévouement vous a amenée près de lui ?

— Non, il l'ignore encore, et ne doit l'apprendre que demain.

Un éclair de joie brilla dans les yeux noirs de Vera.

— Alors, il dépend de vous qu'il n'hésite pas, et qu'il soit sauvé ! Oui, Fleurange ! qu'il ignore votre arrivée, qu'il ne vous revoie pas... Qu'il ne vous revoie jamais ! continua-t-elle en la regardant avec un effroi jaloux qu'elle ne put dissimuler, et la vie redevient pour lui, belle, brillante, heureuse—ce qu'elle était, ce qu'elle devait être toujours—et le souvenir de ces derniers mois s'effacera comme un songe !...

“ Comme un songe ! ” Fleurange répéta machinalement ces deux mots, en passant la main sur son front.

— Je vous ai tout dit maintenant, dit Vera, je vous ai fait un mal que je comprends mieux qu'une autre. Mais, poursuivit-elle, avec un accent qui retentit jusqu'au fond de l'âme de celle qui

l'écoutait, je voulais sauver Georges! je voulais qu'il me fût rendu! et j'ai cru—je ne sais pourquoi, car cela semblait insensé, et je suis défiante d'ordinaire,—oui, j'ai cru que j'obtiendrais de vous de m'aider contre vous-même!

Fleurange, les mains jointes et posées sur ses genoux, les yeux fixés devant elle, semblait depuis quelques instants ne plus rien entendre. Elle écoutait cependant, elle écoutait cette voix claire et distincte qui rendait dans son âme un son si juste, un son qu'elle avait toujours si bien su reconnaître, et auquel jamais elle n'avait désobéi.

Si Georges était libre, s'il recouvrait son nom, son rang, sa position passée, ne se retrouverait-elle pas elle-même dans celle qu'elle occupait naguère? n'usurperait-elle pas, en ce cas, par trahison, le consentement obtenu de sa mère? et cela, au détriment de celle qui était là devant elle, la femme choisie pour lui, depuis son enfance? Ne serait-ce pas une autre trahison envers lui, que de s'offrir maintenant à ses yeux comme un danger, comme un obstacle, qui pourrait peut-être, au moment où il recouvrerait la liberté, la lui faire perdre de nouveau, avec cette faveur d'un moment qui la lui avait rendue?

Elle posa sa main sur la main de Vera, et elle leva vers elle son doux et ferme regard.

—C'est assez, lui dit-elle d'une voix calme, vous avez bien fait. Oui, j'ai compris, soyez tranquille.

Vera, étonnée de ce regard et de cet accent, la regardait avec surprise.

—Agissez sans crainte, poursuivit Fleurange du même accent. Agissez comme si j'étais bien loin, comme si je n'étais jamais venue.

Et, prenant la supplique, qui était restée sur la table, elle la déchira, et la jeta au feu! Le papier flamba quelques instants, puis s'éteignit. Elle en regarda les cendres s'envoler.

Vera, par un mouvement irrésistible porta à ses lèvres la main qu'elle tenait encore dans les siennes, puis elle demeura muette et interdite. Elle était venue décidée à l'emporter sur sa rivale, à la convaincre, à lutter enfin contre elle par tous les moyens, si elle échouait dans cette première tentative; mais sa victoire prenait tout d'un coup un caractère qu'elle n'avait pas prévu.

A coup sûr, elle avait été facile, et pourtant Vera comprenait qu'elle avait été sanglante. Elle ressentait en ce moment plus de malaise que de joie, et son attitude n'exprimait pas plus le triomphe, que celle de Fleurange n'exprimait la défaite. Tandis que l'une demeurait la tête et les yeux baissés, l'autre s'était levée.

Une rougeur passagère colorait son visage, l'effort du sacrifice animait ses traits, et leur donnait un éclat inaccoutumé.

— Je pense, dit-elle, que vous n'avez plus rien à me dire.

— Non... car ce que je voudrais dire, je ne le puis, et ne l'ose.

Vera se leva, et fit quelques pas vers la porte, mais un souvenir lui revint. Elle se rapprocha de Fleurange.

— Pardonnez mon oubli, dit-elle, voici votre bracelet que vous avez perdu ce matin, et que j'étais chargée de vous rendre.

A la vue du talisman, Fleurange tressaillit, ses couleurs factices s'évanouirent; elle redevint mortellement pâle, et tandis qu'elle le regardait en silence, quelques larmes, les seules qu'elle eût versées pendant cet entretien, coulèrent le long de ses joues. Mais ce ne fut qu'un instant. Avant que Vera pût deviner ce qu'elle voulait faire, Fleurange avait attaché au bras de sa rivale le bracelet que celle-ci venait de lui rendre.

— Ce talisman était un présent de la princesse Catherine à la fiancée de son fils; il devait, disait-elle, lui porter bonheur. Ce n'est plus à moi qu'il appartient, je vous le rends: il est à vous.

Fleurange lui tendit la main.

— Nous ne nous reverrons plus, continua-t-elle, ne gardons pas l'une de l'autre un amer souvenir.

Vera prit sa main, sans la regarder. Jamais elle ne s'était sentie à ce point touchée et humiliée, et sa reconnaissance elle-même était pour son orgueil une souffrance. La voix douce et grave de Fleurange était pourtant, en ce moment, irrésistible et parlait à son cœur en dépit d'elle-même. Elle hésitait entre ces deux sentiments, lorsque Fleurange reprit :

— Vous avez raison, ce n'est pas à moi, en ce moment, à vous attendre, car vous n'avez plus rien, je crois, à me pardonner, et moi je vous pardonne tout.

Et tandis que Vera demeurait encore immobile, la tête inclinée, Fleurange se pencha vers elle et l'embrassa.

MME. CRAVEN.

(A continuer.)

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. JOSEPH TASSÉ, PRÉSIDENT DE L'INSTITUT CANADIEN-FRANÇAIS D'OTTAWA, DANS LA SÉANCE DU 2 AVRIL 1873.

MONSEIGNEUR,

MESDAMES ET MESSIEURS,

En ouvrant le cours littéraire de l'Institut Canadien-Français, il y a bientôt quatre mois, j'invitais tous les amis des lettres, toutes les personnes désireuses de contribuer au progrès intellectuel et social de notre population, de nous donner leur concours pour permettre de remplir la tâche difficile—et j'ajouterai—éminemment patriotique que nous entreprenions. J'insistais en même temps sur les nombreux avantages intellectuels qu'offrait un cours hebdomadaire de conférences françaises, et je priais nos compatriotes de s'y rendre en grand nombre, afin de ne pas perdre le fruit de tant de bonnes paroles, de tant de précieux enseignements, tombés des lèvres des éloquents conférenciers qui se succéderaient tour à tour à cette tribune.

Eh bien ! en terminant, ce soir, notre cours littéraire annuel, je puis rendre ce témoignage à nos collaborateurs et à toute la population, que cet appel a su trouver partout un bienveillant écho. Grâce à leur concours, nous avons pu donner chaque mercredi, durant quatre mois, un entretien des plus instructifs, et la musique et le chant se sont joints à la littérature pour donner un attrait tout particulier à nos séances. Nous avons pu marier l'utile à l'agréable, élever le goût non-seulement dans les lettres, mais encore dans la musique et le chant, et couronner cette œuvre

d'assez de succès pour que l'intérêt n'ait pas faibli un seul instant. Aussi, la population s'est-elle rendue en grand nombre à chaque soirée pour applaudir au talent de chacun, sûre qu'elle venait puiser dans ces réunions un aliment vivifiant à la fois pour le cœur et l'esprit.

Je voudrais pouvoir exprimer dignement à tous ceux qui y ont droit la reconnaissance de l'Institut. Mais il est deux noms que je ne saurais passer sous silence, ce sont M. Augustin Laperrière, chargé de la direction musicale, qui depuis trois ans prodigue ses veilles et son zèle dans l'intérêt de notre institution, et M. F. R. E. Campeau, préposé à l'organisation dramatique. Ces deux messieurs ont rempli leur tâche respective avec une persévérance et une activité admirables. Je dois mentionner aussi le Corps de musique des jeunes gens, qui a fait, depuis les quelques mois de sa formation, des progrès si rapides sous l'habile direction de M. l'abbé Champagne; l'excellent orchestre Marier dont nous avons le plaisir d'entendre encore, ce soir, les agréables mélodies; le magnifique corps des Chasseurs Canadiens de Hull; notre club des amateurs canadiens, déjà en pleine voie de succès, et auquel nous devons les recettes assez rondes de plus d'une attrayante soirée; enfin toutes les dames et messieurs qui se sont multipliés pour nous être utiles et rehausser l'éclat de nos soirées, chaque fois—et cela est arrivé bien souvent—que nous avons dû faire appel à leur bonne volonté et à leur patriotisme.

Oui, Mesdames et Messieurs, si l'on en juge par nos nombreuses réunions du mercredi, si l'on en juge par les témoignages non suspects de la satisfaction publique, nous pouvons affirmer, sans crainte d'être taxé de présomption, que nous avons au moins assuré aux canadiens-français de la capitale les avantages d'instruction, que les autres associations littéraires de la capitale ont donnés à la population parlant l'anglais en cette ville. Tout en offrant autant de distractions et de charmes par le chant et la musique, nous avons donné à la partie littéraire un cachet original qu'elle n'a pas dans ces associations. Car en quoi consistent leurs entretiens? Ce sont tout simplement de beaux discours,—plus éloquentes que celui que j'ai l'honneur de prononcer—ou des scènes émouvantes empruntés à des orateurs et écrivains distingués, que l'on redit devant ces sociétés.

Loin de moi l'idée de vouloir saisir cette circonstance pour déprécier la nature et la portée de ces entretiens. Ils sont certainement intéressants, contribuent à épurer le goût, à inspirer le culte du beau, à initier le public au secret des grands maîtres en éloquence, en histoire, en philosophie et en poésie, mais on me

permettra de dire, du moins, qu'ils ne sont pas marqués du sceau national. Ils n'ajoutent aucune production nouvelle à la littérature canadienne, et favorisent, par conséquent, dans une mesure moindre, le progrès des lettres en ce pays. Ils ne demandent pas aussi la somme d'études, de réflexions et de recherches que requièrent nos conférences. C'est là le trait principal qui distingue nos entretiens des lectures données devant les autres associations de cette ville—si j'en excepte la Société Littéraire et Scientifique—et on ne trouvera pas mauvais que je rende justice à nos conférenciers en signalant une différence aussi importante.

Aussi, que l'on réunisse et publie les cinquante entretiens, donnés depuis trois ans seulement devant cette institution, et l'on admettra sans peine que, dans ce coin de la province d'Ontario, les canadiens-français savent lutter avantageusement contre leurs concitoyens des autres origines dans le noble domaine de l'intelligence. On reconnaîtra encore à leur louange, que depuis quelques années surtout, ils ont fourni plus d'une pierre précieuse à l'édification de cet édifice littéraire, aux proportions déjà imposantes, élevé dans le Canada-Français, par les soins des Garneau, des Ferland, des Crémazie, des Chauveau, des Casgrain, des Lemay et de bien d'autres littérateurs distingués.

Ces entretiens traitent les sujets les plus divers : histoire, philosophie, économie politique, sciences, religion.

On a remarqué avec plaisir, cette année surtout, que les conférenciers se sont particulièrement appliqués à nous faire connaître l'histoire du Canada. Il est à espérer qu'ils continueront à l'avenir l'œuvre à peine ébauchée, car c'est bien là le thème qui puisse offrir le plus d'attrait à un auditoire aussi patriotique que celui qui encombre cette salle. Notre histoire, de fait, offre un champ inépuisable à ceux qui veulent l'exploiter—et toute hardie que puisse paraître cette assertion—j'affirmerai qu'on ne fait que commencer à dévoiler toutes ses richesses.

On a dit que c'était l'histoire de son pays qu'on ignorait le plus, comme c'était aussi la géographie de son pays qu'on connaissait le moins. Cette assertion n'est pas sans fondement. On connaît bien, par exemple, l'histoire des Grecs et des Romains, on a appris à admirer leur grandeur, l'état avancé de leur civilisation, leurs faits mémorables ; la vie de leurs guerriers, de leurs orateurs, de leurs poètes, nous est familière. Mais nous ignorons trop souvent l'histoire de notre beau pays et celle de ses plus nobles enfants.

Quelle histoire fut pourtant plus héroïque, plus admirable et plus fertile en enseignements que la nôtre ! C'est toute une brillante épopée où se dessinent sous les traits les plus beaux, le cou-

rage, l'esprit de foi et de dévouement à ce pays. Quels fondateurs de colonies peut-on comparer, par exemple, aux Champlain et aux de Maisonneuve ? Qui poussa plus loin l'héroïsme que les Montcalm, les Lévis, les d'Iberville, les de Beaujeu, qui promènèrent pendant si longtemps le drapeau français victorieux ? Quels découvreurs furent plus courageux que les Joliet, les LaSalle, les P. Marquette, les Varennes de la Verendrye et tant d'autres, dont le nom est déjà entouré d'une auréole de gloire impérissable ? Quels missionnaires furent plus intrépides que les Lalemand, les Bressani, les Brébœuf, et tant d'autres qui, après avoir conquis des légions d'infidèles à la foi, ont arrosé notre sol de leur sang et jouissent maintenant des splendeurs éternelles ?

D'autres pays ont pu produire des orateurs plus éloquents, des hommes politiques plus remarquables, mais ils ne comptent pas de plus grands patriotes, de plus nobles caractères, que les Bédard, les Panet, les Bourdages, les Viger, les Vallières de St. Réal, les Lafontaine, les Nelson, les deux Papineau, les Morin et bien d'autres, dont les noms seront prononcés avec admiration, tant que subsisteront nos glorieuses libertés politiques, obtenues au prix de si généreux efforts.

Oni, cultivons notre histoire, tâchons de la populariser, car en apprenant ce qu'ont été ses pères, notre peuple tiendra à honneur de marcher sur leurs traces. Leur noble conduite sera comme un flambeau lumineux, qui le guidera au milieu des incertitudes et des obscurités de l'avenir. Ce sera pour lui le phare qui éclairait jadis les Hébreux dans leur marche à travers le désert. Car tous les peuples marchent vers une Terre Promise. Cette Terre Promise, ce ne sont pas des avantages matériels, c'est l'immortelle couronne qui sera posée sur le front de toutes les nations chrétiennes, qui n'auront pas dévié de leur noble et sainte mission !

Ces études, Mesdames et Messieurs, ont pour but non-seulement de faire revivre notre passé sous ses traits les plus saisissants, de servir d'enseignement au peuple, mais elles contribuent encore à tirer de la poussière de l'oubli des héros et des faits inconnus, à jeter un nouveau jour sur des points obscurcis et à nous faire rechercher en tout la vérité historique. Pour vous en convaincre, il me suffira de vous citer un trait qui ne vous est pas étranger.

Il y a quelques semaines, un littérateur canadien distingué affirmait devant ce même Institut, sur l'autorité de M. Rameau et autres écrivains dignes de foi, que le peuple acadien—cet admirable petit peuple auquel nous sommes liés par une commune origine—avait du sang indien dans les veines, provenant des relations des premiers acadiens avec les Abénaquis. Cette assertion

n'est contredite par aucun auteur et elle eut induit sans doute bien d'autres littérateurs sous la même fausse impression—car l'erreur en histoire fait boule de neige—n'eut été le démenti donné subséquemment par un jeune conférencier de talent, qui se fait gloire d'appartenir au peuple acadien.

Croyant à tort ou à raison que cette assertion était injurieuse pour sa race, ce monsieur s'est mis à l'œuvre pour en démontrer la fausseté. Il a fait faire, dans ce but, de nombreuses recherches dans son pays; il a fait examiner les registres les plus anciens des établissements acadiens, et, s'appuyant sur les données les plus authentiques et le témoignage invariable de la tradition, il est aujourd'hui, m'assure-t-on, en mesure de prouver d'une manière péremptoire, que Rameau et les autres ont fait erreur, et que le sang français coule dans toute sa pureté dans les veines du noble peuple acadien.

Les conférences publiques, Mesdames et Messieurs, sont aussi un des grands moyens d'instruction de notre temps.

Mais il faut connaître que leur origine est loin d'être récente. On voit, par exemple, que les lectures publiques étaient fort en faveur auprès du peuple romain. Un historien nous dépeint le conférencier comme se présentant d'ordinaire en riche toilette, les cheveux soignés, l'émeraude au doigt, sans oublier la modeste coupe qui devait l'humecter durant le débit. Vous voyez qu'il y a sous ce rapport une différence assez sensible entre les conférenciers d'alors et ceux d'aujourd'hui.

Mais les lectures publiques n'ont jamais eu chez les anciens l'influence qu'elles ont de notre époque. Dans les grandes villes d'Europe et des Etats-Unis, ce moyen d'instruction est surtout très populaire. Si le conférencier a du prestige et de la réputation, il ne manque jamais dans une cité américaine, par exemple, d'attirer un auditoire considérable.

A New-York, à Boston et à Chicago, pour ne signaler que ces villes, on a vu des hommes comme l'illustre Dickens, Horace Greely, l'historien Froude, le célèbre Père Burke et bien d'autres, attirer autour d'eux dans de vastes salles des multitudes immenses, qui restaient suspendues pendant de longues heures aux lèvres de ces princes de l'éloquence et de la pensée. Des conférenciers d'un bien moindre renom manquent rarement de voir réunis autour d'eux pour les entendre, un auditoire nombreux, tant le peuple est avide de s'instruire.

Dans notre pays, nous ne sommes pas aussi avancés que nos voisins sous ce rapport, mais il se fait incontestablement un mouvement assez accentué dans ce sens.

Le regretté Dr. Painchaud, cet homme dont les glaces de l'âge n'avaient pu refroidir la verve toujours pétillante, a le plus fait probablement pour populariser les lectures publiques dans la capitale provinciale—qui, je le reconnais volontiers, est la ville la plus lettrée du pays, l'Athènes du Canada. Il a eu des émules pourtant qui se sont élevés à une plus grande hauteur que lui à l'horizon de la pensée, entre autres M. Etienne Parent, dont les études sont encore lues avec fruit, et l'hon. M. Chauveau qui, m'assure-t-on, a donné la première conférence française en ce pays. On remarque aujourd'hui plusieurs habiles conférenciers à l'Université Laval, parmi lesquels je mentionnerai le Dr. LaRue, dont les causeries sont toujours suivies par un auditoire nombreux et choisi.

Mais il est certain qu'il n'est peut-être pas une ville, où les canadiens-français doivent plus s'empresser de profiter des avantages des lectures publiques, que dans la capitale fédérale. Et pourquoi? Parce que nous ne possédons pas des institutions et des sociétés qui répandent l'instruction sous des formes aussi variées, qu'à Québec ou à Montréal, par exemple. De plus, dans les cités bascanadiennes, nous ne sommes pas autant exposés à nous laisser entamer par l'élément étranger qu'en cette ville, et ces conférences publiques sont un puissant moyen de contribuer à la conservation de notre langue et de nous en faire apprécier toute la beauté et l'importance.

Ces essais lus en public ont un autre avantage qui n'est pas le moindre. Ils nécessitent bien des veilles, bien des recherches et sont un stimulant au travail surtout pour la jeunesse laborieuse. Ils nous forcent à comprendre que nous ne devons pas consacrer tout notre temps à de frivoles plaisirs ou à des occupations purement matérielles, et que les jouissances intellectuelles sont supérieures à toutes les autres, après la satisfaction de sa conscience.

Il ne faut pas le dissimuler, la paresse intellectuelle est un des grands fléaux de notre temps. Ses victimes sont légion et on ne doit rien négliger pour en contrecarrer l'influence dissolvante. Que de jeunes gens richement doués ont fait fausse route et ont fait mentir toutes les espérances que leurs talents naissants faisaient concevoir, parce qu'ils n'ont pas donné l'aliment du travail au feu dévorant de leur esprit! Ils promettaient d'être des météores brillants à l'horizon de l'intelligence, ils n'ont été que des étoiles filantes!

Le travail, on ne saurait trop le répéter, voilà ce qui fait les grands hommes, voilà ce qui produit les grandes choses. C'était le credo d'un de nos hommes d'état les plus remarquables, qui lui aussi devait sa position éminente au travail, et dans ses conseils à

la jeunesse, il ne manquait jamais de la mettre en garde contre l'oisiveté qui a consumé la flamme de tant de belles intelligences.

En traitant incidemment de l'importance du travail, ma voix ne saurait être bien autorisée, mais vous me permettez, du moins, d'emprunter quelques paroles éloquentes au célèbre écrivain espagnol, Jacques Balmès. S'adressant à la jeunesse, il lui disait :

“ Eh quoi ! sentiriez-vous donc à tel point l'horreur du travail et de la lutte pour ne pas entrer dans la carrière littéraire, qui est semée de tant de lauriers et de couronnes ? N'oseriez-vous pénétrer dans le sanctuaire de la science, parce que vous avez aperçu sur le seuil du temple ce vain fantôme du travail qui semble y veiller incessamment pour en éloigner la jeunesse des écoles ? Comment pensez-vous que se soient formés ces illustres savants dont les noms seront prononcés avec amour et respect par la postérité la plus reculée ? Ensevelis dans le silence de leur cabinet ou dans l'ombre d'une bibliothèque, ils passaient leur vie dans la privation des frivoles amusements et dans l'austère bonheur des travaux de l'intelligence ; c'est ainsi qu'ils triomphaient de toutes les difficultés et de tous les obstacles. Ils travaillaient dans la retraite et dans l'obscurité ; mais la gloire burinait leurs noms sur ses tables immortelles, et les générations que le temps emporte dans sa course saluent en passant le souvenir du génie laborieux.

“ N'oubliez pas, jeunes gens,” disait encore Balmès, “ que la patrie a les yeux fixés sur vous, que vous êtes son espoir. La faux implacable du temps tranche successivement ses appuis, à mesure qu'elle avance dans sa marche, c'est à vous de les remplacer. Qu'en serait-il d'elle si vous n'échappiez aux tristes séductions de l'oisiveté, si, refusant de vous consacrer au travail, vous n'aviez aucun soin de votre éducation et de votre instruction, si vous demeuriez par conséquent hors d'état de remplir un jour avec honneur et succès vos carrières respectives ? La religion, la morale, la politique, les sciences d'application et de théorie, tout ce qui fait la gloire, la force et le bonheur des sociétés, tout sera bientôt remis entre vos mains ; à vous par conséquent de fortifier votre cœur et votre intelligence, pour porter le poids de cette noble mission.”

Je ne saurais terminer, Monseigneur, Mesdames et Messieurs, ces quelques considérations,—quoique la transition soit un peu brusque—sans insister sur l'importance d'assurer à l'Institut un local plus spacieux et plus convenable que celui que nous occupons maintenant. Il ne saurait y avoir qu'une opinion sur l'urgence de cette amélioration. Car cet édifice est trop exigü et ne répond plus aux besoins et aux progrès de notre population. Il est arrivé plus d'une fois que cette salle n'a pu contenir le flot du peuple qui s'y

pressait, et ce grave inconvénient se fera encore plus sentir à l'avenir, avec l'accroissement si rapide de l'élément français en cette ville.

Nous voyons s'élever en face, Mesdames et Messieurs, notre magnifique cathédrale qui dresse vers le ciel ses clochetons gothiques et ses flèches élancées, et plusieurs autres temples sacrés s'érigent aux quatre coins de la capitale. Nous avons un magnifique collège, dont les proportions ne sont déjà plus en rapport avec le chiffre de ses étudiants, et qui avant longtemps, je l'espère, pourra mettre à effet sa charte universitaire. Nous sommes fiers de nos superbes couvents comparables aux grands établissements de ce genre dans le pays, et où des essaims de jeunes filles vont puiser cette instruction chrétienne et ces charmes de l'esprit, qui leur permettront plus tard de répandre une salutaire influence au foyer domestique et de faire l'ornement de nos salons. Nous applaudissons au bien inestimable que font nos grandes écoles populaires dirigées par les Frères des Ecoles Chrétiennes. Nous signalons avec bonheur à l'étranger ce bel orphelinat, dont les murs renferment tout un petit bataillon d'enfants abandonnés qui, sans la charité chrétienne, verraient se dessiner devant eux un bien sombre avenir. Nous avons encore un magnifique hôpital, fréquenté par toutes les douleurs, et où cet ange de la charité que nous appelons la Sœur Grise, répand ses baumes consolateurs sur ceux qui vont y chercher santé et paix intérieure. Bref, maints beaux édifices, maintes institutions sont des monuments éclatants de la foi, du patriotisme et de la charité des canadiens-français de cette ville.

Notre institut littéraire, Mesdames et Messieurs, est aussi florissant et doit être bien populaire, si l'on en juge par l'imposante réunion de ce soir. Mais il nous manque un bel édifice qui puisse donner accès à une large partie de la grande famille franco-canadienne de cette ville. Car, la salle de l'Institut ne sert pas seulement à des fins littéraires. C'est ici qu'ont lieu tous nos concerts, toutes nos représentations dramatiques, toutes nos réunions publiques et nationales. C'est ici encore que naissent tous les mouvements qui nous intéressent le plus.

L'Institut est comme le boulevard de la nationalité à Ottawa; aussi, devons-nous nous efforcer de lui donner de la force et de la grandeur. Nous avons cru qu'il était temps de faire un appel à nos nationaux, leur demandant leur concours pour élever un véritable monument national. Et je suis persuadé, pour ma part, que cet appel aura de l'écho et que chacun donnera dans la mesure de ses ressources pour contribuer au succès de cette œuvre patriotique.

A l'ouverture de ce cours, Sa Grandeur Mgr. Guigues, qui a bien voulu nous honorer encore ce soir de sa présence, affirmait publiquement que le patriotisme n'est nulle part plus vivace dans la province de Québec que dans cette ville, et nos compatriotes saisiront sans doute cette occasion pour prouver que cet éloge si flatteur n'est pas immérité.

En travaillant au succès et à la prospérité de nos institutions, nous travaillons par là-même à la gloire de la nationalité, car elles en sont l'une des pierres angulaires. Or, nulle part, plus que dans la province d'Ontario, nous ne devons nous efforcer de fortifier l'élément national. Nous sommes la minorité, c'est vrai, Mesdames et Messieurs, nous le serons longtemps, nous le serons probablement toujours dans cette province anglo-saxonne ; mais nous serons bientôt assez nombreux pour nous faire respecter des éléments étrangers et les obliger de compter avec nous.

C'est un fait encourageant et qui doit nous rendre confiants dans l'avenir, de voir que pas une nationalité ne grandisse par elle-même aussi rapidement que la nôtre dans la province d'Ontario. Nous avons plus que doublé depuis dix ans le chiffre de notre population. En 1861, nous étions environ 33,000, et en 1872, nous sommes 75,383.

C'est à-dire que les canadiens d'Ontario sont plus nombreux que ne l'étaient, à la cession du pays, nos pères qui, après plus d'un siècle, ont laissé une glorieuse lignée d'environ 1,700,000 descendants. C'est-à-dire encore qu'il y a un peu moins de canadiens dans Ontario que d'acadiens dans le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse, et que nous sommes plus nombreux que les anglais établis dans la province de Québec, dont la population se monte à 69,822 habitants seulement.

Les canadiens sont au nombre de 9,623 dans le comté de Prescott, où ils forment la majorité ; ils ne sont pas moins de 10,239 dans le seul comté d'Essex, situé aux confins de cette province, et dans plusieurs autres divisions électorales, ils sont un tiers ou forment un appoint important de la population. Il n'y a rien de plus éloquent qu'un chiffre, a-t-on dit, c'est vrai. C'est pourquoi j'ai tenu à vous donner ces quelques renseignements statistiques publiés tout récemment, qui accusent notre force et notre importance nationale dans cette province.

Nous avons pu en cette ville, par exemple, Mesdames et Messieurs, faire élire depuis deux ans un maire canadien-français ! Eh bien ! qui sait, si avant longtemps, la capitale ne comptera pas un de nos compatriotes parmi ses représentants politiques ;—qui sait encore si dans un avenir assez rapproché, plusieurs comtés haut

canadiens ne délègueront pas quelques uns de nos nationaux dans nos chambres d'assemblée. Si les 69,822 anglais de la province de Québec peuvent faire élire plus de douze représentants de leur origine, pourquoi les 75,000 canadiens-français de cette province n'auraient-ils pas la bonne fortune de voir quelques-uns des leurs sièger dans nos parlements? Tout est possible avec l'union, l'esprit d'entente et d'association.

Comme j'ai cru devoir le dire dans une autre circonstance, Monseigneur, Mesdames et Messieurs, les canadiens-français de la capitale sont appelés par leur intelligence, par leur nombre et par leur force de cohésion, à se tenir à la tête du mouvement national dans cette province, et ils contribueront à cette fin patriotique en assurant toute la force et la vitalité possible à une institution qui, comme la nôtre, reconnaît pour devise : LA NATIONALITÉ AVANT TOUT!

A la même séance où fut prononcé ce discours, l'Hon. M. Chauveau, Président du Sénat, appelé à adresser la parole, s'exprima à peu près dans les termes suivants :

" En prenant la parole, en cette circonstance, je ne fais que remplir un devoir fort agréable et dont vous vous êtes vous-mêmes si bien acquittés : je viens applaudir aux succès de l'Institut Canadien Français de cette ville, applaudir au récit ému et éloquent qui vient de nous être fait des moyens employés pour assurer ce triomphe, et applaudir aux espérances formulées pour l'avenir de la race française dans cette partie de notre beau pays.

" M. le Président vous a parlé des sympathies générales acquises à cette belle institution. Il n'y a rien là qui nous étonne. Car on n'aime jamais rien tant que la patrie absente. Je ne veux pas dire que vous en êtes éloignés, mais vous sentez les besoins de l'union dans le milieu où vous vivez. Coudoyant sans cesse les nationalités étrangères, vous comprenez qu'il vous faut un point de ralliement et qu'ici enfin, vous êtes pour ainsi dire, l'avant-garde de vos nationaux de la province-sœur.

" Mais pour travailler à l'œuvre du développement de notre race, il faut ne pas perdre de vue, non plus, le culte de notre religion, et je vois avec plaisir que vous avez placé votre Institut sous cet égide sacré.

" Pour ceux qui n'ont jamais désespéré de l'avenir des Canadiens-Français, et je suis de ce nombre, la condition prospère de

cette association ne saurait les surprendre. Cependant, il ne faut pas se reposer sur les brillants résultats obtenus jusqu'ici. Non, il s'agit, au contraire, de poursuivre votre œuvre nationale avec énergie et vigueur, de ne pas ralentir un seul instant votre zèle, et c'est à cette condition que vos nobles sacrifices porteront leurs fruits.

“ Je vois avec bonheur qu'il est question de construire un nouvel édifice plus convenable et plus digne, qui sera le temple de la littérature et de la nationalité. C'est là, certes, une noble pensée dont je vous félicite et dont je souhaite vivement la réalisation. Ici, encore, c'est la persévérance qui vous fera surmonter tous les obstacles, et je suis heureux de constater que votre digne Président parle et prêche d'exemple en même temps. Il s'est déjà créé une spécialité dans notre monde littéraire : celle de rechercher, de tirer d'un injuste oubli et de faire briller nos gloires nationales, entre autres ces Canadiens de l'Ouest, qui font tant honneur à notre race, et auxquels, je regrette de le dire, nous songions si peu. Aussi, nous espérons voir bientôt publier, en un volume, l'histoire de ces héros inconnus, il n'y a pas longtemps encore, et qui est toute une révélation pour le lecteur canadien. Son exemple mérite d'être imité, car il n'y a pas un seul jeune homme qui ne puisse trouver, s'il est laborieux, quelque mine à exploiter dans notre littérature ou dans notre histoire pour le plus grand honneur de la nationalité.

“ C'est dans le travail constant et opiniâtre qu'il faut se reposer pour le succès. Vous aurez à combattre ici, les combats de la nationalité et après avoir jeté les bases de votre nouvel édifice, il faudra songer par les travaux incessants de l'esprit, à maintenir votre position au milieu des éléments qui vous entourent.

“ Avant de terminer, je veux accomplir un autre devoir également agréable, c'est celui de rendre hommage à Sa Grandeur Mgr. Guigues qui honore cet Institut de sa bienveillante et paternelle protection. Nous connaissons tout le bien opéré dans ce district par Sa Grandeur; nous n'ignorons pas non plus, que c'est depuis son arrivée en cette ville que nous avons vu surgir de toutes parts ces institutions qui sont notre orgueil. Je vous remercie de la flatteuse invitation que vous m'avez faite d'adresser la parole ici ce soir, et je vous prie de croire que je forme les vœux les plus sincères pour le succès de votre œuvre essentiellement nationale.”

Sa Grandeur Mgr. Guigues adressa ensuite quelques mots d'encouragement et de félicitations et s'exprima à peu près comme suit :

“ Nous nous attendions à entendre des discours magnifiques et nous n'avons pas été déçus. Après les éloquents paroles que vous avez écoutées avec tant de plaisir et à cette heure avancée de la soirée, on conçoit que je ne saurais vous entretenir longtemps. En assistant à la séance d'ouverture du cours littéraire de cette institution, je remplissais un devoir national et aujourd'hui, à la clôture de ce cours, je suis venu m'acquitter de la même obligation. Si je n'ai pu assister à toutes les séances qui ont eu lieu durant l'hiver, je dois dire que j'ai toujours lu avec plaisir les comptes-rendus publiés dans le journal français de cette ville, et que je porte un vif intérêt à cet Institut. Ce qui m'a beaucoup plu, c'est de voir l'empressement du public à se rendre en foule à ces soirées. Je n'étais pas surpris de l'affluence des spectateurs à la première séance, et je ne m'étonne pas non plus de voir ici ce soir un auditoire aussi nombreux, mais ce qui est remarquable, c'est de constater qu'il y a toujours eu salle comble. Ce fait rend hommage aux talents du Président et de tous ceux qui ont contribué au succès de l'œuvre. Je vois que l'on agite la question de construire un nouvel édifice. Tous les vrais canadiens-français applaudiront à cette idée. L'Institut Canadien-Français est une œuvre des plus importantes pour la nationalité, et je ne saurais trop vous encourager dans ce projet. Aussi, je ne doute pas que tous les compatriotes ne contribuent généreusement à l'érection d'un édifice devant faire honneur à notre race. Il importe de ne rien négliger pour affermir, fortifier la nationalité, et si les progrès ont été si satisfaisants dans le passé, ils le seront encore plus à l'avenir.”

Après le discours de Sa Grandeur Mgr. Guigues, le Président le remercia, ainsi que l'hon. M. Chauveau, d'avoir bien voulu honorer l'Institut en cette circonstance et de leur présence et de leur concours.

“ Je n'ai pas de doute, dit-il, que ces bonnes et éloquents paroles, inspirées à la fois par la religion et le patriotisme, germeront et produiront les fruits les plus abondants pour la nationalité française dans la capitale. Le haut encouragement que notre éminent évêque et patron et un homme aussi distingué que l'hon. M. Chauveau, ont bien voulu donner à notre projet d'élever ici un véritable édifice national, ne pourra manquer d'avoir une grande influence et de stimuler nos compatriotes à contribuer généreusement pour le succès de cette œuvre patriotique.”

LE CANADA EN EUROPE.

(Suite.)

IV.

Sommaire.—Les mots anglais.—Les pistes de raquettes.—Oubli général.—La tinette de beurre.—Découverte de Canaan.—On demande où est situé le Canada.—Le liseur d'affiches.—Les rues de Montréal.—Piqûres d'épingles.—La quarantaine des menteurs.—Le pianiste Kowalski.—Jargon nouveau.—La marseillaise et les Anglais.

Dans un récit de voyage publié par la *Revue des Deux-Mondes*, où il est parlé du Bas-Canada et des Canadiens-français uniquement, je relève, dans un seul petit chapitre de six pages, les mots suivants qui s'y trouvent sans commentaire ni traduction : Settlement, french colonists, gentry, nobility, grey nuns, lumberer, conforter, raft, Eastern Townships, Red-River, Ship's stores.....

Pourquoi l'écrivain ne se sert-il point des mots français correspondant, et dont nous faisons usage ? Evidemment pour produire plus d'effet. Il semble appartenir à une certaine littérature à la mode du jour qui s'exerce à saisir la "couleur locale" sur le vif. Et voilà comment ce baragouinage français-anglais cadre si agréablement avec son texte. Nouvelle manière de nous défigurer. Allez-y gaiement !

La langue anglaise ne s'est point emparé de nous. Je dirai même que Paris est moins que toute autre ville en droit de nous reprocher quelques anglicismes qui se sont fauflés au Palais et dans les discours des élections. Ouvrons les journaux de la grande capitale ; leurs articles sont lardés de mots anglais, et de mots comme ceux-ci, par exemple, — je prends au hasard : Waiter, Eating-house, Police, News, Sweetheart, Car, Square, Mutton

Chops, Hand-Book, Match, Boating, Post-Stamps, Winner, Blue-Books et Yellow-Books (documents officiels des Chambres), Fare, Velvet... etc. J'ai lu quelque part que les parisiens font usage de six cents mots anglais dont les équivalents en langue française sont connus de tout le monde, et ont plus de grâce que les mots anglais.

D'autres sont moins heureux dans leurs conceptions : Le mot *raquette*, par exemple, n'est employé en France que pour désigner le petit objet avec lequel on lance le volant. Un auteur ayant lu que les Canadiens font, en hiver, de longues marches en raquettes, et croyant voir là une faute d'impression, écrivit que, malgré la rigueur de leur climat, les Canadiens se promènent en *jaquette*.

“ Voilà ce que l'on dit de nous
 “ Dans le vieux pays de nos pères ! ”

L'un des rares amis que nous comptons en Europe vient de nous répéter que notre souvenir est perdu en France. Le mois dernier, M. Rameau écrivant de Paris à M. Louis-P. Turcotte, auteur d'une histoire politique du *Canada sous l'Union* (1841-67) lui disait : “ J'estime si bien l'intérêt et l'utilité de ce livre que je veux tâcher autant qu'il me sera possible de le faire connaître et d'attirer dessus l'attention de notre public français, mais je n'oserais vous répondre de beaucoup de succès, car non seulement il y a trop peu de gens ici qui s'intéressent à notre vieille colonie, mais il faut même avouer que le nombre des gens qui la connaissent est encore plus restreint qu'il ne serait raisonnable de le supposer.”

Les journaux ont raconté la surprise qu'éprouva un immigrant Irlandais débarqué à Québec, porteur d'une trentaine de livres de beurre, lorsqu'on lui fit voir qu'il pouvait se procurer ici la même denrée dans les prix doux. Le pauvre homme n'en croyait pas ses yeux, il avait entendu dire tout le contraire dans son pays.

On me répondra peut-être que le moindre personnage de son comté ou de sa ville natale aurait pu le renseigner plus adroitement que de l'induire à emporter une tinette de beurre dans un voyage de quinze cents lieues.

Non pas ! En Angleterre, dans les Trois-Royaumes comme partout ailleurs en Europe, c'est chose excessivement rare qu'un homme tant soit peu renseigné sur le Canada, même parmi les fonctionnaires du gouvernement, parmi les ministres du culte, même parmi les journalistes ! En maint endroit vous ne trouverez pas un individu qui nous connaisse seulement de nom. N'a-t-on pas vu paraître, il y a trois ans, un livre, un traité de philologie, signé d'un nom célèbre dans les universités britanniques, un livre où se lit le passage suivant : “ Le mot *Canaan*, familier à tous ceux

qui lisent la Bible, a été dénaturé par les savants du continent (d'Europe) qui font précéder leurs études de la langue des peuples de cette contrée par un récit abrégé de la prétendue découverte de ces mêmes peuples. Il ajoutent que le découvreur en question fut un Français, un nommé Cartier, et que ce pays n'est plus connu que comme le *Canada*. Cette corruption d'un nom aussi souvent cité dans l'histoire Sainte, est au moins étrange !

Hé ! brave homme de savant, vous avez du mérite, je le crois bien, mais votre imagination et votre ignorance sont de nature à vous mettre en brouille avec vos meilleurs amis. Le *Daily Witness*, de Montréal, n'a pu y tenir, il vous a renvoyé en la terre de Canaan avec sa botte là plus solide.

Qu'attendre de la masse du peuple, lorsque les sommités de la science et de la littérature en savent aussi long ! Il nous viendra encore des tinettes de beurre à travers l'océan.

Voici un trait qui se rapproche assez du premier. Il servira à montrer combien cette ignorance est générale :

“ Rien de plus étrange, me raconte le Révérend Père Pallier, O. M. I., curé de Saint-Joseph d'Ottawa, rien de plus étrange que la manière dont je fis connaissance avec le nom du Canada. J'avais été destiné aux missions et j'attendais qu'on me désignât le pays vers lequel j'avais à me diriger. Lorsque la notification de départ me parvint, je fus fort intrigué d'y lire le mot “Canada.” C'était pour moi un profond mystère. Je me rendis sans retard chez un ancien de notre communauté à qui je confiai mon embarras. Celui-ci me dit après un moment de réflexion : ce doit être une erreur, — on a voulu écrire “Cana”, cependant, comme c'est vers la Terre-Sainte et que je ne connais aucune de nos missions de ce côté, vous feriez mieux de vous enquérir. Pour ce qui est de “Canada”, cela ne signifie rien. J'étais assez perplexe, ajoute le Père Pallier, car bientôt je trouvai quelqu'un pour me dire vaguement qu'il existait un pays de ce nom, mais où était-il situé ? c'était plus que l'on ne savait. Bref, je ne l'appris que de la bouche de notre supérieur, et encore sans trop d'explications sur la nature de la contrée. Du moment que c'était en Amérique, tout était bien, et je me mis en route rêvant de cocotiers, de bananes, de palmiers, de singes, de perroquets, de crocodiles et d'orangers fleuris en plein janvier. Jugez de ma déception, lorsque je touchai terre..... sur dix pouces de neige ! ”

Au moins, mon révérend Père, chez vous l'on ne faisait point profession d'enseigner ces choses-là, comme notre savant de tout à l'heure, et vous n'êtes point sans avoir fait savoir à nombre de vos compatriotes, depuis que vous êtes ici, ce que nous sommes et com-

ment nous vivons, mais soyez certain que le monsieur en question ne se donnera point la peine d'y venir voir ; il est trop content de son livre et trop occupé des nouvelles éditions qu'il en pourrait faire, sans les corriger. Et puis, d'ailleurs, s'il y venait, nous le verrions commettre des exploits dans le genre de ce qui suit :

Un jeune Anglais était parvenu, je ne sais comment, à pouvoir lire et comprendre quelques mots de français ; il se croyait avancé dans cette langue. Quant à prononcer ces mots, il n'en était pas question : jamais le cher enfant n'avait entendu le son d'une parole française. Un jour, il vint à passer en Canada. Dès sa première étape, il fit rencontre d'un ouvrier qui entraît, la pipe allumée, dans le bureau de la gare du chemin de fer. " On ne fume pas ici," dit tranquillement un employé anglais, se servant de sa langue. " Comprends pas " dit le Canadien. " Comprends pas " étaient les premiers mots français que notre voyageur entendait prononcer, il les comprit, et il en fut enchanté,—à-peu-près comme si entendant parler un contemporain des Pharaons, nous avions la bonne fortune de saisir quelques syllabes de son langage. Sur le mur du bureau était collée une affiche écrite en langue française ; notre jeune homme l'indiqua du doigt au Canadien. " Je ne sais pas lire," fit celui-ci avec un mouvement d'épaule significatif. " Aoh ! " reprit l'autre,—et il se mit à lire l'affiche à haute voix, pour l'instruction du fumeur. Quand il eut fini, le Canadien le regarda bien fixement, comme pour se persuader qu'il n'avait pas affaire à un fou, puis il tourna le dos en disant " c'est drôle, c't'affiche ! qui est-ce qui croirait qu'il faut turluter comme cela pour lire l'anglais !..." Il n'avait pu saisir un seul mot de la lecture. Pendant ce temps, le voyageur disait d'un air de commisération : " Quelle race de brutes ! on leur parle *leur langue* et ils ne la comprennent même pas ! "

Je pense que, retourné en Angleterre, il a dû fournir des notes à quelque rédacteur en quête de faits-divers. Et voilà comment on écrit l'histoire !

Il existé un écrivain dont le nom m'échappe, qui a visité Montréal, et qui y a vu de ses yeux les Anglais habitant un côté de la rue et les Canadiens-Français l'autre côté ! Il a remarqué aussi que les Canadiens-Français épousent généralement des Sauvagesses, mais il ne dit point d'où elles peuvent venir. De la Patagonie, probablement.

Pour le lecteur européen, il résulte de ces étranges narrations que tout notre pays est encore à l'état sauvage et que l'on n'y rencontre ça et là que des comptoirs de traite, où les pelleteries et la morue se disputent la préséance. Longtemps, nous avons enduré

ces piqûres d'épingles, avec l'espoir que les communications se multipliant entre l'Europe et l'Amérique, on mettrait un terme à ces inconvenances,—mais rien n'y fait,—on croirait au contraire que le mal va empirant, pour fournir de la pâture à la petite presse des grandes villes d'Europe, aussi applaudissons-nous la *Minerve* qui vient de relever le gant :

“ Et dire que nous sommes condamnés à lire des bourdes aussi colossales dans presque tous les ouvrages que les étrangers et surtout les Français, publient sur le Canada ! Ils en parlent comme les aveugles des couleurs, comme nous pourrions causer de la Chine et du Japon, en ne consultant que notre imagination. Ces voyageurs qui veulent se rendre intéressants à leur retour au pays, s'ingénient à justifier à qui mieux mieux le proverbe : *A beau mentir qui vient de loin*. Nous ne leur reprochons pas leur ignorance. Qu'ils parlent du Canada comme s'ils n'y avaient jamais mis les pieds, peu nous importe. A ce point de vue, nous ne les regardons que comme des présomptueux qui croient connaître un pays, parce qu'ils l'ont traversé rapidement en chemin de fer et ont arraché quelques informations à leurs compagnons de voyage. Mais au moins, qu'on ne mente pas à plaisir, autrement, nous serons forcés de donner aux voyageurs échoués sur nos rives, un cours d'instruction gratuite et obligatoire sur le Canada et de ne les relâcher que lorsqu'ils nous auront juré de dire la vérité.

“ Parmi ces écrivains de fantaisie se trouve M. Kowalski, qui est venu ici en tournée artistique, il y a quelques années. C'est un excellent pianiste que nous avons eu le plaisir d'applaudir cordialement et auquel sa qualité de Français a valu une réception cordiale dans tout le Bas-Canada. Il a rapporté de son voyage quelques impressions qu'il communique au public, dans un livre intitulé : *A travers l'Amérique*. C'est un ouvrage assez peu écrit, où l'effort se fait sentir, et *ruisselant* d'insanités, d'histoires inventées à plaisir et très-ridicules. M. Kowalski se montre d'une grande bienveillance pour les Canadiens-Français, mais malgré ses excellentes dispositions, il fait, sans y penser, un portrait peu flatté de notre société. Devons-nous lui en vouloir ? L'avouons-nous, M. Kowalski est un artiste, et nous sommes portés à l'indulgence à son égard. Pour lui, évidemment, écrire un livre, c'est lâcher la bride à son imagination, comme lorsqu'il s'agit d'aligner les croches et les triples d'une barcarolle ou d'une masurka. Il a évidemment pris son pupitre pour un piano, le Canada pour un thème sur lequel il s'est oublié à faire les variations les plus invraisemblables. Nous allons donner une idée de sa manière de faire. M. Kowalski est à Québec, et la scène se passe en été.

“Je me souviens que quand, à la sortie de la cathédrale, nous fûmes présentés à la femme du ministre de....., voici la conversation qui s'ensuivit entre nous et cette dame :

“—Monsieur et Madame, nous ferez-vous l'honneur de passer la journée à la maison ? Nous aurons toujours un verre de vin à vous offrir, *tout-à-l'heure*. J'irai vous quérir (prononcez qu'ri.)

“—Nous accepterons, chère madame, avec le plus grand plaisir.

“—Et puis, reprit-elle, nous aurons des amusements ; le ministre de l'instruction publique nous lira son dernier rapport aux chambres, sur la question des écoles libres, *tout-à-l'heure* nous chanterons des rondes canadiennes ; dans l'après-midi je ferai mettre mes deux *bidets à la cariole* et nous nous embarquerons pour visiter les environs.

“—Merci, madame, pour toutes vos amabilités.

“—C'est convenu, c'est convenu je vous *espérerai* (attendrai) à une heure.

“—Nous n'y manquerons pas.

“—Mais je vous quitte, car voilà ma *flotte qui devale* (ma famille qui s'en va), bien le bonjour.

“—Au revoir, madame.

Et c'est ainsi que la femme du ministre de....., nous quitta.”

“*Ma flotte qui devale* est superbe dans la bouche de Madame X. Mais nous sommes obligés de reprocher à M. Kowalski de tomber dans l'invention. C'est une locution parfaitement inconnue en Canada, autant que la langue verte des faubourgs de Paris. Nous le défions de trouver un Canadien capable de comprendre un pareil langage. L'ouvrage de M. Kowalski fourmille d'histoires de ce genre. Il faut l'entendre nous parler de la noblesse en Canada, des de la Galissonnerie, des de Montmorency. Comme le singe qui avait pris le Piré pour un homme, M. Kowalski a confondu la chute de Montmorency avec une famille noble.

Il n'est pas moins étonnant lorsqu'il parle de cette colère des anglais de Québec, furieux d'entendre jouer la *Marseillaise* : tandis que les anglais n'adorent rien tant, en musique, que le chant patriotique de *Rouget de Lisle*.

Il nous semble que tous ces nobles étrangers, oiseaux de passage dans notre pays, devraient nous traiter de façon à ne pas s'exposer au rîre et à la pitié d'un peuple qu'ils jugent si simple et si primitif.”

V.

Sommaire.—Malgre-échines.—Comment on veut que nous soyons faits.—Jeune perpétuel.—Les poêles de fonte.—Les ouvriers du Grand-Tronc.—Encore le jeune.—Où l'on voit que les Canadiens-Français dégèrent (?) physiquement.—Les Canadiennes.—Il y a créoles et créoles.—L'avis des médecins.—Ce froid atroce !—

Les dictionnaires, les encyclopédies, les romans apprennent aux Européens que les créoles, surtout les femmes, sont faibles de corps, maigres, grêles, nerveux,—ce qui peut être vrai sous les tropiques, mais les créoles du Canada n'entrent pas du tout dans la même mesure !

On comprend à peine la persistance que mettent certains voyageurs à fortifier cette fausse impression. Partis d'Europe avec un plan de livre tout préparé, ils ne peuvent se décider à parler ou à écrire selon la vérité qui leur est apparue dans le cours de leur voyage. Ils prennent, par çà par là, quelques traits qui s'adaptent assez bien au plan arrêté d'avance ; ils ferment résolument les yeux sur toute autre chose. Je pourrais nommer plusieurs écrivains célèbres,—et M. de Toqueville tout le premier,—qui ont travaillé, sans avoir l'air de s'en apercevoir, d'après cette synthèse à rebours.

Je me borne à deux citations. Il serait facile de les multiplier. Anbury, officier anglais, écrivait en 1776 :

“ Les Canadiens sont très-propres dans leurs maisons et soigneux pour tous les détails de leurs fermes... Leur nourriture, qui n'est presque composée que de lait et de légumes, et le grand nombre de jeûnes que leur religion leur prescrit, les rendent maigres et fluets. Ils sont petits de taille, et ont le teint basané.” Ailleurs, il dit que la pâleur des Canadiens est causée par l'usage des poêles de fonte que l'on chauffe à outrance.

Mais voici un observateur plus moderne :

“ Les ouvriers Canadiens-français employés à la construction du Grand-Tronc ne rendaient aucun service, excepté dans les ouvrages légers, faute de posséder la force physique nécessaire pour les labeurs ardues. Ils pouvaient bien décharger des voitures, mais non pas les charger, et ils ne pouvaient résister aux travaux d'excavations. Et même au déchargement, ils ne pouvaient pas tenir toute la journée, comme font par exemple les matelots anglais. On ne parvenait à les employer qu'en les laissant monter sur les charges qu'on allait décharger ailleurs ; ils revenaient ainsi sur les wagons allèges et se trouvaient reposés. Ce mode de travail leur permettait de tenir plus assidûment à la besogne. Ils ne

pouvaient travailler un peu fort pendant plus de dix minutes sans être obligés d'abandonner la partie. Ce n'est point par paresse qu'ils en agissent ainsi, mais pour cause de faiblesse corporelle. Ils sont de petite taille et mal nourris. Ils ne vivent que de légumes et goûtent très-rarement de la viande."

Cette dernière citation est empruntée à la *Vie de M. Brassey*, publiée l'année dernière à Londres, par l'un des secrétaires du Conseil-Privé de la reine, sir Arthur Helps.

Répondre à ces histoires de légumes et à ces accusations de dégénérescence physique est peine perdue, car s'il est un peuple en qui la force musculaire, la vitalité et la somme de résistance à la fatigue dépassent la mesure ordinaire, c'est le Canadien-français. La statistique nous enseigne que de soixante et dix mille âmes que nous étions il y a un siècle, nous comptons maintenant un million et demi, sans aucun secours du dehors. Hier encore, je lisais dans un journal, qu'une simple paroisse, l'Assomption, vient d'être témoin du renouvellement (la cinquantième année) de mariage de quatorze couples à la fois ; cela va parfaitement avec le fait de ce cultivateur des environs de Québec qui, au dire du même journal (et je le crois) a porté au baptême son trentième enfant accompagné par vingt-six de ses aînés. Des familles de vingt enfants se rencontrent dans toutes nos paroisses ; rendu au vingt-sixième, la coutume est de donner celui-là au curé, qui l'adopte et le fait instruire.

Charlevoix écrivait, il y a cent cinquante ans : "Les femmes canadiennes n'apportent ordinairement pour dot à leurs maris que beaucoup d'esprit, d'amitié et d'agrément ; Dieu répand sur les mariages, dans ce pays, la bénédiction qu'il répandait sur ceux des patriarches."

Il est vrai que l'européen transporté sous l'équateur, dans les régions intertropicales, languit et meurt souvent sans laisser de postérité, ou que celle-ci s'éteint au bout d'un petit nombre de générations, mais quand les savants se mêlent d'argumenter, il devraient se mettre dans la tête que tous les pays ne sont pas situés sous la ligne et que le climat du nord produit des effets assez peu semblables à ceux des pays où fleurit l'oranger.

Le docteur Hingston, de Montréal, a écrit récemment : "La santé des habitants canadiens est telle que je conseillerais aux jeunes médecins de France de ne point aller chercher de patients dans la province de Québec. En examinant l'état actuel des Canadiens-français, on a la preuve de ce que peuvent produire le confort, le contentement et un climat sain. Pendant qu'en Europe, il est admis que les Français sont moins grands, plus délicats et

moins forts que les habitants des Iles Britanniques,—en Canada, leurs descendants sont pour le moins leurs égaux en force et en activité. Comparés à leurs ancêtres, les Canadiens sont plus forts, plus agiles, et peuvent beaucoup mieux supporter la fatigue.”

Un journaliste anglais de retour du Canada, écrivait l'automne dernier dans un journal important d'Angleterre pour refuter un article de l'un de ses collègues où les Canadiens et le Canada étaient décrits d'après la méthode de fantaisiste dont nous nous plaignons : “Quant au climat, je puis vous dire que la plus mauvaise profession en Canada est la médecine, car les Canadiens ne sont jamais malades avant l'heure de leur mort. Leur pays est l'un des plus salubres qui existent. Le froid ne se fait pas sentir autant en Canada qu'en Angleterre, et quand le thermomètre descend à 30° au-dessous de zéro, on ne ressent pas là le froid dont nous souffrons ici, grâce à l'humidité de notre atmosphère.”

VI.

Sommaire.—Les Anciens Canadiens.—Origine, mœurs, caractère, franche allure, langage, caractère physique, longévité, bonnes manières des Canadiens.

“Les premiers Canadiens, écrit M. Rameau, semblent en quelque façon la population d'un canton français transplanté en Amérique ; le fond dominant fut toujours une importation de paysans français, paisibles, laborieux, régulièrement organisés sous leurs seigneurs, avec l'aide et l'encouragement du gouvernement”..... Les campagnes canadiennes ont toute la rusticité de nos paysans, moins la brutalité de leur matérialisme. La simplicité des existences, la douce fraternité des familles, l'heureuse harmonie qui réunit toute la paroisse sous la direction paternelle et aimée de son curé, y rappellent quelquefois ces rêves de l'âge d'or, qui d'ici ne nous semblent appartenir qu'aux fantaisies de l'imagination....

Il y a deux cents ans que les Canadiens passent pour le peuple le plus gai et le plus affable de toute l'Amérique, sans avoir eu besoin de faste ni d'apprêt dans leurs plaisirs.”

Écoutez encore Charlevoix : “On ne voit point en ce pays de personnes riches, et c'est bien dommage, car on y aime à se faire honneur de son bien, et personne presque ne s'amuse à thésauriser. On fait bonne chère, si avec cela on peut avoir de quoi se bien mettre ; sinon, on se retranche sur la table, pour être bien vêtu. Aussi faut-il avouer que les ajustements font bien à nos créoles. Tout est ici de belle taille, et le plus beau sang du monde dans les

deux sexes ; l'esprit enjoué, les manières douces et polies sont communs à tous ; et la rusticité, soit dans le langage, soit dans les façons, n'est pas même connue dans les campagnes les plus écartées. • Les Canadiens, c'est-à-dire les créoles du Canada, respirent en naissant un air de liberté qui les rend fort agréables dans le commerce de la vie, et nulle part ailleurs on ne parle plus purement notre langue. On ne remarque même ici aucun accent."

A peu près vers le même temps, Le Beau écrivait : " Les habitants du Canada sont bons, affables et laborieux, et il n'y a presque jamais ni querelles ni disputes parmi eux. Comme le climat du pays est froid, ils parviennent à une belle vieillesse. J'y ai vu quantité de bons vieillards, forts, droits et point caducs. Ils ont une façon d'agir si douce, si civile et si engageante, surtout envers les étrangers Français qui viennent de l'Europe, que ce n'est qu'avec regret qu'ils peuvent quitter leur conversation."

" Dans les villages que l'on rencontre sur le Saint-Laurent, entre Québec et Montréal, écrit à son tour M. Pavie, les mœurs des anciens habitants se sont conservées dans leur pureté. Les Anglais et les Américains, en un mot, tous les gens qui ne connaissent ni la France, ni les manières si prévenantes de ses habitants, sont frappés de l'accueil ouvert et vraiment cordial que l'étranger reçoit dans les moindres hôtels....."

M. Maurice Sand ne nous traite pas moins bien, sans s'écarter un instant de la vérité : " Les premiers colons canadiens furent des paysans, de petits gentilshommes et des soldats ; rien du ramassis de bandits et de banqueroutiers qui, dans le principe, s'était rué sur les Etats-Unis de l'est. Aussi sent-on chez les Canadiens un parfum d'honnêteté native et une grande douceur de mœurs. Ils sont hospitaliers, aiment la bonne chère, la danse et les femmes, qui sont généralement bien faites et de belle carnation. Ils rient et plaisantent parfois avec beaucoup de finesse. Leurs manières ont une aménité remarquable, et tu ne saurais croire comme j'ai été naïvement touché d'entendre le maire de Montréal, qui l'autre jour conduisait le prince dans sa voiture, dire à son cocher : " Fais attention, mon fils. Pas d'imprudences, mon ami." Ces façons paternelles, peu rares dans notre vie de campagne, frappaient ici mon oreille comme un chant de la patrie lointaine, au sortir de cette démocratie des Etats-Unis où personne, il est vrai, n'obéit ni ne commande, mais où jamais un mot ni même un regard de sympathie n'est échangé entre l'employeur et l'employé."

Après avoir parlé des origines si honorables du peuple canadien, M. Ampère dit : " L'habitant est en général religieux, probe, et ses manières n'ont rien de vulgaire et de grossier. Il ne parle point

le patois que l'on parle aujourd'hui dans les villages de Normandie. Sous son habit de bure grise¹, il y a une sorte de noblesse rus-

¹ *Bure grise*, c'est-à-dire l'étoffe du pays que nos habitants fabriquent eux-mêmes et qui est supérieure par la durée et l'utilité à tous les produits des fabriques européennes. Elle n'a, du reste, rien de l'apparence misérable des étoffes dont se couvrent les paysans et les ouvriers d'Europe. Il est regrettable que depuis quelques années un luxe mal entendu et souvent ridicule, ait répandu dans nos campagnes les tissus à bon marché que le progrès en ce siècle démocratique confectionne pour affubler le peuple d'un faux air de rentier ruiné... et enrichir les propriétaires de machines.

tique. Quelquefois, il est noble de nom et de race et descend de quelque cadet de Normandie."

Le beau titre de "peuple gentilhomme" qui nous a été donné par M. Andrew Stuart et que les compatriotes de cet homme distingué ont maintenu, à notre honneur, vient plutôt des manières, du langage et de l'éducation sociale des Canadiens-français que de l'origine noble de quelques familles de colons. Il suffit de lire Garneau ou Ferland pour se convaincre qu'avec des éléments choisis, comme le furent nos pères, le peuple qui est sorti d'eux n'a pu que s'attirer le respect et l'affection des étrangers. D'ailleurs, à travers les excentricités et les fausses notes qui pullulent dans leurs livres, les voyageurs sont tous d'accord sur ce point important. Nos mœurs les ont frappés agréablement. M. Pavie l'avoue : "Ce qui ne pourra jamais disparaître du Canada, ce sont les mœurs douces et aimantes de ses anciens habitants, le caractère insouciant et heureux des laboureurs luttant contre les glaces et les fièvres (!) sur le bord du Saint-Laurent ; c'est surtout cette teinte française universellement répandue dans les cabanes et les villages, cette hospitalité simple et amicale qui contraste si fortement avec l'aspect dur et sévère des troupes anglaises."

VII.

SOMMAIRE.—La décivilisation.—Ce que nous sommes devenus.—Débat sur l'origine des espèces.—Blanc et noir s'accordant.—Ces hommes de science !—Formation des sous-races.—Sommes-nous dégénérés ?—Les peuples de l'Europe et les Canadiens-français comparés.—Notre portrait.—Voyage imaginaire en France.—Nous aurons beau protester et prouver !...

Abordons un autre genre d'erreur qui s'est propagée, et qui n'est certes pas la plus flatteuse de toutes les sonnettes débitées à notre sujet.

L'abbé Brasseur de Bourbourg, raconte qu'un Américain d'un rang élevé, résumant devant lui une conversation qui avait roulé sur l'altération non-seulement des traits physiques, mais encore du

caractère qui distingue les Yankees des Anglais, aurait dit : " Par les traits et par le caractère, nous sommes devenus des Hurons."

Il faut être de la force de l'abbé Brasseur pour écrire que les Américains ont emprunté ou les traits ou le caractère des Hurons, ou de n'importe quelle tribu sauvage de ce continent. L'abbé Brasseur est ce même annaliste phénoménal qui s'est mêlé d'écrire une histoire du Canada. Il faut voir les notes dont M. Ferland l'a flagellé ! Ça n'empêche pas que des hommes consciencieux et très-bien posés dans le monde scientifique de France le citent comme une autorité en matières américaines. Il est fort du goût de M. Pavie, qui lui aussi, dit-il, a visité le Canada et donne dans les idées de l'école à laquelle semble appartenir l'abbé : " Un long séjour en Amérique a fait perdre au créole canadien les vives couleurs de sa carnation. Son teint a pris une nuance d'un gris foncé ; ses cheveux noirs tombent à plat sur ses tempes comme ceux de l'Indien. Nous ne reconnaissons plus en lui le type européen, encore moins la race gauloise."

Ce texte de M. Pavie a été repris par M. de Quatrefage, un très-honnête homme qui ne nous veut pas de mal, mais qui a le tort de colporter comme cela dans les réunions de l'Institut les opinions d'un faiseur de descriptions fantaisistes.

A l'heure qu'il est, nous servons de *sujet* aux études de deux écoles adverses : les monogénistes et les polygénistes.—ni plus ni moins. Voyons cela

Les monogénistes ou partisans de l'unité de l'espèce humaine.

Les polygénistes ou partisans de la pluralité d'origines des races humaines.

Ces derniers ont été forcés de reconnaître qu'en certains pays, les races transplantées ont subi des modifications : les Yankees comparés aux Anglais—les Canadiens-français comparés aux Français.

Les monogénistes donnent dans l'excès lorsqu'ils citent les Canadiens comme des exemples de modifications remarquables. Il y a à la vérité des changements fort sensibles à noter si l'on compare le Canadien avec le Français, mais ces messieurs de la science sont trop bons de pousser si loin la comparaison.

Knox, polygéniste enragé, s'empare à son tour de ce que lui fait voir à cet égard l'école rivale et, après avoir posé en principe que chaque race d'hommes est un produit local, il soutient qu'elle ne peut vivre en dehors de la terre et du climat qui l'ont vue naître. Il en conclut que les Canadiens ont subi des modifications.

—Oui, lui répondent ses adversaires, mais c'est un signe de la création ou de la formation d'une nouvelle race d'hommes, ce qui prouve une fois de plus que nous avons raison et qu'il n'y a eu

qu'un type original, lequel s'est modifié d'âge en âge, ici et là, de manière à nous présenter les différences parfois surprenantes qui existent entre les races dont le globe est peuplé aujourd'hui.

—Ta, ta, ta, répondent les polygénistes, ce qui s'observe chez les Canadiens ne peut être qu'un signe de dégénérescence et de mort. Cette race, transportée hors de chez elle, s'éteint, et la preuve en est dans certains changements que du reste vous reconnaissez tout comme nous."

Voilà bien des preuves contraires ! Le plus risible, c'est que ces gens-là parlent et écrivent,—au nom de la Science s'il vous plaît—comme s'ils savaient de quoi ils parlent. Je parierais gros qu'ils n'ont pas même rencontré une fois dans leur vie un homme ou une femme dont le cousin le plus éloigné a pu avoir des rapports accidentels avec quelqu'un qui aurait entendu parler du Canada. Ces savants sont bien vus dans leurs pays ; on leur donne des professorats, des pensions ; ils sont décorés ; on les respecte à peu près autant que les diplomates et beaucoup plus que les prêtres. Le fin mot de la chose je le dirai sans gêne : ce sont des blagueurs, et les imbéciles qui les sustentent méritent la pâture intellectuelle qu'ils leur servent. S'il y a en France, en Angleterre, en Allemagne ou en Italie des hommes bêtes à manger du foin, je les trouve bien à leur place devant la chaire de ces savants à trompettes ;—quant aux gens de bons sens, ces platitudes qu'ils endurent sans les réfuter, ne leur font pas honneur.

Knox affirme, que les *sous-races*, c'est-à-dire les descendants de race saxonne et de race gauloise, qui ont peuplé les Etats-Unis et le Canada (les Yankees et les Canadiens-français) portent des marques de modifications du type primitif qui attestent que ces races ne peuvent se propager et subsister sur le nouveau continent.

Jusqu'ici les faits ne lui donnent guère raison pour ce qui regarde les canadiens !

Je ne m'imposerai point la tâche oiseuse de prouver que les Canadiens-français sont beaucoup plus robustes, tout aussi agiles, et doués d'une intelligence qui n'en cède aucunement à leurs frères de France, — cela est superflu.

Loin d'avoir dégénéré, le Canadien s'est refait une santé, une vigueur corporelle dont le Français n'offre que de rares exemples, qui font exception chez lui, tandis qu'ici c'est la règle générale. Loin d'avoir laissé décroître son intelligence, le *créole* Canadien, abandonné il y a un siècle, dans une pénurie complète d'instruction, s'est mis à l'œuvre et il a atteint le niveau où se maintiennent les peuples les plus intelligents du globe. Notre histoire abonde en preuve de cette nature. N'avons nous pas été les pionniers des

idées politiques, non-seulement en Canadr, mais dans toutes les colonies anglaises ? N'est-ce pas nous qui avons donné le branle dans les colonies à ce mouvement de l'administration des affaires publiques basée sur la responsabilité entière des représentants du peuple et des ministres ? Bien des pays d'Europe n'en sont pas encore là, quoiqu'ils fassent pour y parvenir. Ne sommes-nous pas encore aujourd'hui comme la clef de voute des combinaisons politiques dont l'Angleterre s'occupe pour ses vastes colonies ?

Qu'on nous cite une population de soixante-cinq mille âmes qui ait réussi à briser les chaînes dont l'avait chargé son vainqueur et qui, traversant une lutte politique de trois quarts de siècle de durée, ait pu consolider son autonomie et prendre place à côté de races plus riches, plus nombreuses et mieux protégées qu'elle. Mettez soixante-cinq mille Communeux dans la position critique où nous nous sommes trouvés après le traité de 1763, et vous verrez ce qu'ils feront ! Dieu merci, nous étions faits, et nous sommes encore d'une autre étoffe,—cela explique nos succès durables.

Il y aurait bien des commentaires à écrire sur cet étrange accusation de dégénérescence. Prenons le paysan d'Europe, l'ancêtre de la famille canadienne. Eh bien ! il est resté ce qu'il était il y a deux siècles,—ignorant, pauvre, jouissant de droits politiques très-restreints,—en un mot, il n'est rien et il n'a jamais été quelque chose dans son propre pays. Est-ce là une description qui nous convient ? Evidemment non. La décadence n'est certes pas de notre côté, car tandis que le niveau s'élevait autour de lui dans l'ordre du bien-être matériel, le paysan d'Europe restait stationnaire,—et le reste de la population qui compose avec lui ce que l'on appelle ordinairement "le peuple" loin de progresser, s'est au contraire imbu de passions mauvaises et de tendances qui font présager la déchéance de la famille européenne. A coup sûr, on peut affirmer que nous ne sommes pas aussi *avancés* que cela.

Mais comme notre manière de voir et de conduire la chose publique ne convient pas à la plupart de ceux qui nous visitent, ces messieurs font des gorges-chaudes sur notre compte et disent bien haut que nous sommes *arriérés*. Nous acceptons volontiers le mot—seulement, il s'agirait de savoir quel sens on lui donne là-bas et ici... toujours sans tomber dans le patois.

Nous avons vu dans le fin fond de leur cabinet d'étude, une demi douzaine de savants de grande réputation, des savants qui sont décorés, payés, honorés, révéérés et qui, en somme, sont aussi peu clairvoyants que les petits crevés de tout à l'heure.

Nous savons comment ils raisonnent sous le linon vert de leur abat-jour, pour parvenir à prouver que nous sommes des Sauvages.

Les uns disent blanc, les autres disent noir, au commencement,—ce qui ne les empêche pas de s'accorder en fin de compte. Ils s'accordent si bien que, après avoir lu leurs livres, on se dit avec un certain embarras dans l'esprit : " Serait-il possible que nous fusions dégénérés sans nous en apercevoir ! Voilà des arguments irrésistibles—c'est un enchaînement de raisons qui ne supportent pas l'ombre du doute. C'est serré, profond, pensé, médité, travaillé, savant, pour tout dire,—cela doit porter la conviction partout..... il est bien malheureux que ce soit si bête et si fou ! "

Nous avons vu des voyageurs, passant à travers le Canada, par occasion, écrire à leurs amis d'Europe des ineffabilités, comme de prendre une piste de raquettes pour celle d'un animal aux proportions gigantesques, ou de parler des orignaux que l'on tue en abondance sur le Saint-Laurent entre Québec et Montreal.

Ce que nous avons de mieux à faire est de nous moquer des penseurs de l'Europe, qui ergotent sur notre *transformation et sur la perte de notre rang de peuple civilisé*, et qui vont jusqu'à nous décrire de cette manière :

" Le Canadien-français a pris au contact des races sauvages et par suite de sa longue séparation de l'Europe, les mœurs et les habitudes d'un peuple en décadence. Insouciant, voyageur, et satisfait de son état actuel, il vit dans ses déserts de glace et partage son bonheur avec le trappeur indien, dont il a du reste une part de sang dans les veines. Sa démarche pesante, son teint basané, ses cheveux noirs tombant à plat sur les tempes, tout nous indique le caractère de cette sous-race, dans laquelle on ne reconnaîtrait point le type Européen, encore moins la race Gauloise dont elle est descendue ! "

Je me figure un Canadien de retour de France qui nous ferait part de ses impressions de voyage : " Quel peuple stoïque et indifférent que ces Français, dirait-il. Ils coulent des jours de repos, une existence tissée d'or et de soie. Jamais la moindre révolution ne vient multiplier les ruines, et dresser des échafauds. Tous ses hommes d'état sont doués d'un sens pratique hors ligne, ce qui fait que la France est le peuple le mieux gouverné du monde, et de plus, à l'abri des changements de régime gouvernemental qui viennent si souvent et comme à périodes fixes, désoler les Etats voisins. Les Français sont un peuple grave, raffolant de bière et de chou-croute, et n'entendant rien en littérature, enfin c'est le coin du monde où l'on se connaît le moins en beaux-arts. "

Ou bien, si vous aimez mieux les observations d'un autre canadien sur le même pays, lisez : " Deux causes de décadence prouvent que le peuple français est destiné à périr bientôt ; 1o. Les

nombreux vignobles dont ce pays est couvert, qui attirent nécessairement chaque homme vers l'intempérance ; 2o. Le climat, presque constamment égal et doux, prive cette nation des éléments de vigueur et de santé que nous fournit la température des hivers canadiens.

“ On ne sera pas étonné si je dis que tous les Français sont chauves et que tous ont perdu un œil. J'ai remarqué que plusieurs d'entre eux couvrent le seul œil qui leur reste, d'un petit morceau de verre taillé en rond, sans doute pour le préserver des accidents qui aboutiraient à les rendre complètement aveugles. Sur le chapitre de la calvitie, je suis encore mieux renseigné, car j'ai eu pour voisin de chambre, un Français dépourvu de tous ses cheveux. Voilà où en est rendue cette race, autrefois si belle.

“ Je ferai, néanmoins, une distinction en faveur des paysans et des ouvriers.

“ Les paysans naissent, vivent et meurent sans apprendre à lire, sans s'inquiéter de ce qui se passe au-delà de la porte de leurs maisons. Aussi sont-ils persuadés que rien au monde n'approche en valeur et en mérite du peuple français : c'est la sauvegarde de leur nationalité. En Canada, nous nous sommes habitués, au contraire, à instruire les gens de la campagne et à leur conférer le privilège de savoir, lorsqu'ils le désirent, ce qui se passe dans le monde ; vous voyez chez nous cette classe de la société vivre dans des demeures spacieuses, commodes, bien meublées, tandis que le paysan français se contente du modeste réduit et de l'existence passive que lui font ses compatriotes.

“ L'ouvrier français est le plus avantageusement pourvu sous le double rapport de l'intelligence et de l'éducation. Il lit le *Siècle*. Résultat clair et net : il est plus instruit que les classes gouvernantes, aussi réclame-t-il sans cesse sa place à la tête des affaires. On sera peiné d'apprendre que les moyens les plus violents ont été employés jusqu'ici pour le repousser de ce terrain où l'appellent ses facultés extraordinaires. Il n'est pas jusqu'à la blouse, taillée d'une certaine façon, qui ne soit restée le costume de ces deshérités du sort : je n'ai pas pu m'en assurer, mais je crois qu'il existe une loi qui défend à l'ouvrier d'endosser aucune autre espèce d'habit,—sans cela, il est raisonnable de conclure qu'il ne tarderait pas à se vêtir comme le sont nos artisans du Canada.

“ Les Français ont conservé l'habitude de raser leur barbe, à l'exception de la moustache, qu'ils portent ainsi que faisaient les Gaulois. Cette mode des temps où la barbarie régnait en Europe, fait assez voir que les descendants des Francs et des Gaulois n'ont pas encore dépouillé tout-à-fait le vieil homme et qu'au milieu de

la civilisation dont ils se vantent d'être les guides éclairés, l'observateur peut indiquer des restes de l'état primitif dans lequel vivaient ces peuples.

“J'ai parlé de dégénérescence. Il est certain que nous ne pourrions comparer un Français qui pèse cent-trente livres, qui ne mesure en hauteur que cinq pieds six pouces, et dont l'estomac s'accommode d'un seul repas solide par jour, avec les Canadiens-français, musculeux et robustes, hauts de stature, et capables d'absorber quotidiennement leurs trois repas de viande.”

Tout le monde,—même en Canada,—voit qu'il y a dans ce qui précède autant de choses inexactes que de mots. Pourtant, c'est là la manière dont nous sommes traités par presque tous les voyageurs européens qui daignent s'occuper du Canada. Le parti pris de ne voir en nous que des hommes blancs redevenus à moitié sauvages, milite victorieusement contre les faits les plus avérés, contre l'évidence la plus palpable, et contre le sens-commun. On va jusqu'à nier la clarté du soleil en notre pays,—tandis qu'il est peu de contrées où il brille plus constamment et d'un plus vif éclat. La bêtise humaine est grande !

BENJAMIN SULTE.

(A continuer.)

LA RACE FRANÇAISE AU CANADA.

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. E. RAMEAU, DEVANT LA SOCIÉTÉ D'ÉCONOMIE SOCIALE, PARIS, DANS LA SÉANCE DU 26 JANVIER 1873.

Messieurs, au nord des Etats-Unis, dans l'Amérique septentrionale, s'étendait, au XVII^e siècle, sur les deux rives du Saint-Laurent et de la baie de Fundy, un vaste territoire : le Canada et l'Acadie, comprenant aujourd'hui : la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick, le Bas-Canada, le Haut-Canada, le Manitoba.

Ces pays, administrés aujourd'hui comme pays séparés, forment la confédération Canadienne.

C'est une confédération à la tête de laquelle est un gouverneur soutenu de deux parlements, sous la direction de l'Angleterre. Nous étudierons aujourd'hui les populations du Bas-Canada. Elles ont pour nous ce grand intérêt qu'elles descendent de nos anciennes colonies et sont presque entièrement Françaises.

Elles ont retenu notre langue, notre religion, nos lois ; elles nous demeurent attachées par leur esprit et leur cœur.

La France avait autrefois dans l'Amérique septentrionale quatre centres coloniaux : l'Acadie, le Canada, l'Illinois, la Louisiane, immense arc de cercle occupant à ses extrémités les bassins du Mississippi et du Saint-Laurent. C'était une conception de Vauban, qui à 200 ans de distance, prévoyant ce que les Etats-Unis avec leurs richesses et leur puissance ont depuis réalisé, disait dans un rapport : Le cours du Saint-Laurent et celui du Mississippi se rapprochent extrêmement dans la région des grands lacs, et comme il paraît certain que les terrains s'abaissent fort entre le lac Michigan et les affluents du Mississippi, on peut prévoir le temps où ils

seront aisément unis par un canal, et il s'établirait alors une circulation commerciale immense entre le golfe du Mexique et le golfe Saint-Laurent. Vauban n'avait jamais été en Amérique, et ces pays étaient alors à peine explorés. Mais telle est la puissance du génie dans ses conceptions et ses prévisions !

Les Canadiens ont formé seuls un ensemble persistant et compacte.

Comment cette population s'est établie dans le pays ; — comment elle a persisté sous les Anglais, malgré les difficultés morales et matérielles de la conquête ; — comment après s'être merveilleusement conservée, elle s'est plus merveilleusement encore développée malgré l'étreinte redoutable des conquérants ; — enfin l'étude appliquée de la raison d'être de ces faits, dans les pratiques de la vie collective et de la vie privée : tel sera l'objet de ce rapport.

Le premier fort français établi à Québec, capitale du pays, fut fondé en 1620, par Champlain ; mais ce ne fut qu'en 1630 qu'on vit s'y établir non pas les premiers colons, mais les premières familles européennes. Elles venaient principalement de la Saintonge, du Perche, du Poitou, de l'Anjou, de la Normandie, de Paris.

Avant de rappeler comment elles s'établirent, j'expose en deux mots quel fut au Canada le mode de colonisation.

Le pays était divisé suivant la configuration du sol, et découpé en circonscriptions.

Ces parties de territoire étaient attribuées à titre seigneurial, charge pour le seigneur de peupler son domaine. Le seigneur s'installait dans sa terre, et faisait des concessions moyennant une rente perpétuelle de 1 sou et 2 sous par arpent superficiel.

Le profit était mince, mais il venait s'y joindre une part sur les lods et ventes, ainsi que les droits de mouture, c'est à-dire sur quiconque avait un moulin et du blé moulu.

Telle était l'institution seigneuriale ; elle offrait plus d'avantages que les nouveaux systèmes. Le concessionnaire n'avait pas à faire de déboursés. Le seigneur ne pouvait se faire spéculateur de terrains ; la coutume de rentes fixes le forçait à concéder toutes les terres au même prix. Ces conditions aidaient les familles établies à placer leurs enfants sur les terres subséquentes. Le seigneur lui-même se trouvait poussé, par son propre intérêt, à favoriser leur extension ; en effet, le droit prélevé sur les lods et les ventes était d'un bon rapport. Or, plus sa seigneurie était peuplée, plus étaient nombreuses les mutations, et plus ses revenus grossissaient.

Parmi les émigrants qui vinrent au Canada, distinguons plusieurs classes : ceux qu'emmenaient les seigneurs, puis les engagés,

les soldats licenciés, les orphelines et ceux qui, d'eux-mêmes ou par aventure, s'établissaient dans la colonie.

Les seigneurs concessionnaires amenaient donc des familles entières de laboureurs et de cultivateurs recrutées dans leurs seigneuries de France, et passaient avec elles des contrats d'engagement. Ce fut la première et meilleure origine de la population française au Canada. Ces familles se transportèrent en Amérique avec leurs enfants et leurs femmes, avec leurs mœurs et leurs anciens usages, et comme un arbre qu'on transplante avec la terre qui enveloppe ses racines, elles se trouvaient dans les meilleures conditions pour fleurir sur un nouveau sol. Les deux groupes les plus remarquables, sous ce rapport, furent les Percherons de Beaufort et les Sulpiciens de Montréal. Ces émigrants venaient de France aux frais du Seigneur. Il leur faisait des concessions de terrain moyennant un certain nombre de journées de travail qu'il appliquait à la construction de son manoir, c'est-à-dire quelque chose comme un grand corps de ferme. Nous avons encore de ces contrats d'engagement.

D'autres émigrants, les engagés, venaient, moyennant une prime, travailler cinq ans dans la colonie. Ils avaient droit à un salaire, à la nourriture, au logement. Ces engagements se faisaient surtout dans les ports par l'intermédiaire des capitaines, qui, à son de trompe, publiaient le prochain départ pour le Canada.

Ce système n'a pas produit de résultats fâcheux au Canada ; mais en Angleterre, il a eu des suites déplorables. Il a été le prélude de la traite des noirs. Les contrats d'engagement se vendaient aux enchères : c'était la traite des blancs.

Ces hommes, en général, s'accommodaient à leur nouveau genre de vie et prenaient le parti de rester dans la colonie. Ceux qui avaient une bonne conduite se mariaient et fondaient un établissement. Quant aux mauvais sujets, il se mettaient à la solde de la compagnie de l'Ouest et allaient dans l'intérieur chasser la fourrure. C'est l'origine de ces fameux héros qui depuis Cooper ont tant exercé l'imagination des romanciers. Les coureurs de bois, les premiers, furent des Canadiens et non des Américains, comme les romans l'ont dit. Les Américains n'apparaissent dans ce rôle qu'après 1760.

La France avait des troupes au Canada, peu nombreuses malheureusement. On accordait leur libération à tous les soldats qui voulaient s'établir dans la colonie. La garnison se transformait vite en habitants. C'étaient de nouveaux colons.

Comme dans ces immigrations successives, le nombre des hommes était de beaucoup supérieur à celui des femmes ; il fallut

pour favoriser la constitution des familles envoyer des jeunes filles au Canada. Colbert rendit une ordonnance par laquelle des sœurs étaient chargées de visiter les hôpitaux et les maisons d'orphelins, de faire un choix parmi celles qui consentiraient à passer dans la colonie, et de les emmener avec elles. Une de ces sœurs s'est illustrée dans cette mission, et Mlle Mance, demoiselle de bonne condition, y fit preuve d'un admirable dévouement. Elle prenait avec elle 20 ou 25 de ces filles, les emmenait au Canada et, leur établissement fait, revenait en France pour recruter de nouvelles filles à la colonie. C'étaient les *orphelines du roi*. Elle repassa vingt fois l'Océan, et mourut après avoir fondé un des plus beaux hôpitaux de Montréal.

Après les orphelins du roi, il importe de citer enfin les venues accidentelles, les marchands, les voyageurs, les artisans de toute sorte que peu à peu le courant des affaires attachait dans la colonie.

J'ai parlé des Percherons de Beauport et des Sulpiciens de Montréal. Deux gentilshommes français recrutèrent quatre-vingts familles dans le Perche, les emmenèrent d'un groupe au Canada et fondèrent près de Québec la colonie de Beauport ; elle a pris rang parmi les meilleures. Ses membres se sont multipliés avec une telle puissance, qu'aujourd'hui, deux cent cinquante à trois cent mille individus se rattachent à ces premières familles. Quant aux Sulpiciens, ceux qui les premiers s'étaient établis au Canada écrivirent en Europe à leurs correspondants ecclésiastiques, les priant de s'enquérir s'il ne se trouverait pas des familles chrétiennes désireuses de fonder dans la colonie un établissement durable, et d'une foi assez vive pour travailler à la conversion des sauvages, il se fit à leur appel un concours admirable. Pour trouver des exemples d'énergie, de foi, de pureté comparables à ceux qu'apportaient en elles ces généreuses familles, il faut se reporter à ces familles puritaines qui, fuyant la persécution de leur pays, vinrent dans la Nouvelle-Angleterre fonder les colonies de New-Plymouth et de Boston. Semblables par les mœurs, les lumières, l'ardeur de conviction, je ne saurais trouver d'analogie plus frappante. La même fortune les attendait. Sous l'impulsion de la vie religieuse, les unes comme les autres ont répandu une semence féconde que le temps a prodigieusement développée.

Je dirai un mot de la législation et du régime administratif qui gouvernaient les mœurs. La colonie était placée dans la coutume de Paris. La *famille-Souche*, sans avoir une organisation aussi solide qu'en certains pays, se maintenait néanmoins. Voici comment. Durant sa vie, le père pourvoyait à l'établissement de ses enfants,

les plaçant autour de lui, s'il pouvait. Quant à la concession où il avait établi sa ferme, il la cédait, moyennant redevance, à l'un de ses enfants.—Quelquefois le développement de la colonie aidait de lui-même à cet arrangement; c'est ainsi que quand le séminaire de Québec voulut peupler l'île de Jésus, on alla particulièrement dans sa seigneurie de la côte de Beaupré, recruter des hommes. On entrait chez le père de famille, et l'on disait: "Eh bien! père, vous allez donc nous donner votre enfant? N'ayez crainte, on aura soin de lui; on lui donnera des terres, il se mariera et vos relations n'en seront pas rompues."

Et c'est ainsi que les maisons s'essaimaient, sans que la *famille-souche* fût atteinte.

Les terres concédées étaient prises en général le long des rivières et des chemins. Elles étaient découpées en parallélogrammes qui allaient s'enfonçant dans la profondeur des terres.

C'est le lieu d'une remarque sur la forme même de ces parcelles. Les parallélogrammes que nous avons découpés sont beaucoup plus longs que larges; les maisons s'y trouvaient disposées sur la limite extrême, près de la rivière ou de la route, et favorisaient par leur situation les relations de voisinage. Les parallélogrammes Anglais sont carrés; les maisons sont donc plus espacées. Le seul aspect des plans cadastraux révèle sous l'influence de quel peuple français ou anglais, la colonie s'est fondée. A chercher quelque raison, celle-ci se présente naturellement: c'est que le besoin de sociabilité est moins fort, moins exigeant chez les Anglais que chez nous.

Sur le mode de défrichement au Canada, sur l'installation des colons, j'aurais à donner plus d'un détail utile. Si le temps ne me pressait, ce serait une curieuse étude que l'examen comparatif de la colonisation telle qu'elle se fit au Canada, et telle que nous la pratiquons en Algérie. Je ne puis m'arrêter, mais je signale en passant une différence fondamentale dans la richesse naturelle des deux pays. La terre américaine a un capital que n'a pas l'Algérie: c'est la forêt. La forêt américaine porte avec elle une richesse d'abord, c'est la valeur utile des troncs d'arbres et celle des débris boisés qui se transforment en potasse et fécondent le sol de leurs cendres; elle porte en outre une facilité, celle du défrichement, qui ne consiste que dans l'abatage des arbres, et l'incendie de tous les menus bois; on cultive ensuite sans arracher, et les souches demi-brûlées meurent peu à peu.

En Algérie, il n'y a communément que broussailles et taillis sans valeur, et cependant il faut les extirper à grands frais, sans quoi la persistance supérieure de leur force végétative rendrait

toute culture impossible. Mais la plupart de ceux qui ont comparé les colonies d'Amérique et celle d'Algérie, n'ont fait preuve que d'une grande ignorance de leurs conditions respectives.

Partout où une colonie se fonde en Amérique, des réserves territoriales prélevées sur des parties de territoire vacantes sont ménagées pour le service des hôpitaux, pour celui des écoles, pour toutes les fins d'utilité commune. C'est ainsi que le clergé canadien a acquis des propriétés considérables, et que des écoles américaines ont des revenus de 500 millions de francs. Le système auquel se rattachent ces dispositions, nous l'avons critiqué et chassé de France ; les Anglais l'ont maintenu. Et ici se révèle, dans leur caractère bien tranché, la politique des deux peuples.

Toutes les fois que l'Angleterre fait un pas dans la voie de la civilisation, elle ne se retourne pas contre les institutions du passé pour les détruire, elle respecte ce qu'elles avaient de bon, et sur les progrès acquis entre le progrès nouveau. Nous, au contraire, à peine sommes-nous engagées dans un ordre d'idées nouvelles, nous rompons en visière à toutes nos traditions ; d'un coup nous faisons litière du passé, il faut construire sur table rase.

Le résultat de ce double système, c'est que l'Angleterre a fait beaucoup de progrès avec peu de révolutions ; tandis que la France a fait beaucoup de révolutions pour des progrès médiocres. Que disaient nos philosophes au siècle dernier ? La superstition, le préjugé avaient asservi nos ancêtres. Mais la raison s'affranchissait enfin, la *raison pure* ! Et la doctrine de la table rase prévalant dans tous les écrits, les sciences morales et politiques sont demeurées stériles durant tout le siècle. Aussi, messieurs, n'oublions pas que l'honneur de cette société sera d'avoir contribué à ramener les esprits de cette fausse voie, et que pour notre éminent secrétaire perpétuel ce ne sera pas l'un des titres les moins glorieux, d'avoir fait pour les sciences économiques ce qu'a fait Bacon pour les sciences physiques ; substituer à l'hypothèse, aux méthodes à *priori*, aux spéculations de la raison pure, l'observation patiente et impartiale des faits sociaux.

Je poursuis mon sujet. Je passe sur les causes déplorables qui ont amené la perte de notre colonie ; je signale seulement l'aveugle opiniâtreté avec laquelle on se plut à paralyser le cours de l'immigration. Les difficultés furent telles, qu'en 159 ans, il ne vint pas au Canada plus de 10,000 colons. Pour que vous sentiez combien ce nombre fut inférieur à ce qu'il pouvait être, voici le tableau comparatif du mouvement de l'émigration anglaise et de l'émigration française dans l'Amérique du Nord.

Colonie canadienne sous les Français. Le nombre des Français en 1760 était de 72000 ; et il n'était venu depuis l'installation de la première famille que 10,000 immigrants — *Colonies anglaises.* De 1628 à 1634, la seule colonie de Boston reçut 2,500 immigrants. — La totalité de Massachusetts reçut en 20 ans, 25,000 immigrants. — La Virginie, de 1606 à 1671, reçut en 65 ans 25,000 immigrants. En somme l'Angleterre paraît avoir fourni plus de cent mille immigrants aux Etats Unis de 1606 à 1700. Durant la même période le Canada et l'Acadie reçurent à peine 6,000 immigrants : il en vint 5,500 au Canada ; 500 en Acadie.

Ce n'est donc point par la supériorité de l'intelligence, de l'habileté, de l'énergie, ou de l'esprit d'entreprise ; ce n'est point par la puissance de leurs cultures ou de leurs productions que les Anglais parvinrent à surmonter les difficultés de la colonisation. C'est simplement par puissance du nombre. C'est, en un mot, par quantité plutôt que par la qualité qu'ils ont obtenu la prééminence coloniale.

Il convient d'ajouter que, proportion gardée entre le chiffre des immigrations anglaises et des immigrations françaises en Amérique, la déperdition a été beaucoup plus forte chez les colons anglais que chez les nôtres. L'Anglais nous est supérieur par ses mœurs et le respect des traditions. Le Français lui est supérieur par la résistance et l'énergie de son travail, et par l'esprit de ressources. Ces 10,000 colons français avaient produit 72,000 habitants : ils avaient recruté deux fois l'armée de Montcalm, et par des pertes considérables étaient réduits à 65,000 hommes quand la conquête fut consommée. Alors revinrent en France les représentants de l'administration et tous les hommes engagés dans les carrières libérales ; il resta des laboureurs et quelques légistes ; mais pour défendre cette grande famille démembrée, pour sauvegarder des traités que le vainqueur ne respectait qu'à contrecœur, il restait un clergé dévoué et persistant au milieu de ses ouailles. L'épreuve fut terrible pour ce pauvre peuple. Il ne comptait guère aux yeux du vainqueur et il lui semblait que ce fut bagatelle de le détruire. Les Anglais y travaillèrent. Ils sentaient chez ce peuple un esprit hostile à leur domination ; ils se proposèrent de l'absorber. Pour arriver à leurs fins, ils attirèrent de l'ancienne Angleterre une foule d'émigrants, et les distribuèrent en arrière des deux rives du Saint-Laurent. Ce fut un cordon de colonies tendu pour barrer la route aux Canadiens et les confiner dans le bassin du fleuve. Le plan était ingénieux. La persévérance des vaincus, leur activité, leur foi en eurent bientôt raison. Et cependant tout leur faisait défaut pour la résistance. Désunis et emprisonnés, ils n'avaient

retenu aucun élément d'organisation qui leur fût propre ; ils n'avaient nulle part un point où se rallier. On vit alors ce que peut l'empire des traditions et des croyances. Ces hommes avaient les mêmes mœurs, les mêmes aspirations, la même foi. Cette communion de sentiments et de pensées leur fut un lien qu'aucun effort n'entama ; il leur permit de se grouper spontanément et de se faire assez forts pour survivre et reprendre le cours de leur développement.

Alors qu'ils étaient cernés de tous côtés, quand les terres des anciennes seigneuries furent toutes peuplées, voyant qu'ils ne pouvaient plus placer leurs enfants auprès d'eux, il les faisaient passer peu à peu à travers les colonies qui les enveloppaient et les envoyaient ainsi dans les terres neuves.

Ces isolés avaient d'abord bien des mépris à supporter, bien des vexations à subir de la part de ces colons anglais qui avaient sur eux l'avantage de la richesse et l'autorité du peuple vainqueur. Ils surmontèrent, sans se décourager, toutes les difficultés de leur entreprise. Ils allèrent se multipliant et peuplant les déserts qu'ils étaient venus défricher. Bientôt les Anglais se voyaient débordés par la population canadienne : et pendant qu'ils quittaient le pays le prêtre venait s'établir parmi ses enfants et la paroisse était fondée.

Les Anglais divisent le pays, mathématiquement, en carrés déterminés sur les données du méridien ; ils forment ainsi, non des centres, mais des unités matérielles, des corps sans vie. La paroisse catholique, au contraire, sort de la famille ; elle est faite de petits groupes reliés par les mêmes sentiments et réunis sous autorité d'un prêtre. C'est un milieu résistant et fécond. La politique à laquelle se rattache sa formation a été si favorable au développement des Canadiens, que les Anglais ont été par eux délogés et supplantés sur presque toutes leurs lignes de colonisation. Les Canadiens ont su rester compactes dans leur territoire primitif et se former en groupes serrés dans tous les comtés qui les entouraient. C'est donc une victoire, victoire relative et pacifique qu'à remportée par eux la race française. Néanmoins l'organisation de la famille n'a pas été sans souffrir de cette terrible épreuve. La compression des familles dans les seigneuries a naturellement amené un morcellement exagéré des terres, car les Canadiens ne passaient dans les colonies anglaises que quand chez eux les terres n'admettaient plus de partage utile.

Ces circonstances ont eu de fâcheux effets ; elles ont créé un prolétariat relatif.

Voici un tableau statistique qui fait ressortir en chiffres saisis-

sants l'histoire du développement de la population française au Canada.

En 1831, le recensement signale, sur 512,000 habitants, 380,000 Français ; — en 1851, quand les Canadiens ont franchi l'enceinte des seigneuries et se sont établis dans les Townships, il relève 669,500 Français sur 890,000 âmes ; développement véritablement prodigieux ; en 90 ans, ils ont plus que décuplé. A partir de 1851, le développement diminue. Ce ralentissement tient à deux causes. L'une, c'est l'amour des aventures, cette humeur romanesque inhérente à la race et qu'en eux les circonstances ont enflammé. Le désert les attire ; c'est en abondance que les familles canadiennes fournirent aux agents de la Compagnie de l'Ouest de ces coureurs de bois qui s'enfoncent dans l'intérieur des territoires sauvages et servent à la centralisation des fourures. L'influence de cet esprit s'était fait sentir dès le début de la conquête. Sans lui, on eût été cent mille pour tenir tête aux Anglais. La seconde cause, c'est que l'appât des gros salaires gagnés dans les manufactures a attiré aux Etats-Unis un grand nombre de Canadiens. Néanmoins, le développement n'a cessé de se maintenir. En 1871, elle comptait 1,190,000 âmes, dont 900,000 Français.

Etat général de leur progression : — sous les Français, leur nombre augmente de 20 à 25 pour 100 tous les dix ans ; après la conquête, de 35 pour 100 dans le même délai. Cet accroissement, traversé de 1851 à 1871 par l'émigration aux Etats-Unis, n'a été que de 18 pour 100 tous les dix ans.

Telle a été la progression d'une population conquise, suspectée, inquiétée, abandonnée à elle-même, et qu'aucune immigration similaire n'a renforcée.

Quant aux Anglais, quelques sacrifices qu'ils aient faits pour s'établir, leur nombre au Bas-Canada était de 132,000 en 1831, et de 270,000 en 1871. Leur accroissement moyen a été de 18 pour 100 tous les dix ans, et s'est même réduit à 11 pour 100 dans les vingt dernières années. D'autre part les Anglais, malgré les renforts d'une immigration constante, se sont multipliés moins active-

ment que les Français. Ils formaient, en 1831, $\frac{26}{100}$ de la population ; aujourd'hui, ils ne représentent que $\frac{21.50}{100}$.

“ Ces chiffres sont importants ; car ils marquent la tendance de la population franco-canadienne à s'emparer des terres. Non-seulement elle ne se laisse pas déposséder par les colons venus d'Angleterre, mais elle les chasse des Townships, où ceux-ci

“ s'étaient primitivement établis. Cette conquête graduelle du sol par la race franco-canadienne est un signe évident de sa force “ et de sa puissance expansive.” (*Mémoires de la Société de statistique générale.*)

Tout en se développant, la famille franco-canadienne est restée attachée au sol qu'ont occupé ses pères. Ce n'est pas que les biens y abondent. La contrée est froide, et les profits modestes. Cependant, voyez les Etats voisins du Maine, du Vermont, la partie nord de l'Etat de New-York, qui rappellent les difficultés et l'austérité de ce pays; ils sont peu à peu abandonnés par les Américains natis, avides d'aller chercher fortune dans l'Ouest; depuis cinquante ans, leur population cesse de s'accroître, elle diminuerait sans les immigrations du dehors. Pourquoi le Canadien reste-t-il sur le sol paternel? pourquoi cette population continue-t-elle à s'augmenter sur place malgré la dureté du climat et un courant considérable d'émigration au dehors? c'est qu'il est retenu par l'amour du milieu moral et matériel dans lequel il a grandi, ce qui est l'essence même du patriotisme.

Si nous cherchons maintenant à quelles causes se rattache l'admirable développement de cette race, nous trouverons dans cette étude plus d'un enseignement. C'est d'abord la moralité de la famille canadienne, et, dans la pratique des mœurs chastes, la fécondité de leur sang. Ici, Messieurs, je ne puis n'être pas saisi du parallèle qui s'offre à nous dans le spectacle de cette fertilité de la fille comparée à la stérilité de la mère. C'est pourtant notre sang, la chair de notre chair! Pourquoi donc cette branche si vivace, d'un tronc qui dépérit? Pourquoi cette fille si florissante, quand la mère s'alanguit à tel point? C'est que toutes deux ont suivi des routes bien différentes. Et comme, loin de s'égarer toutes deux, l'une a chaque jour progressé dans sa voie, il faut bien reconnaître que si l'autre a reculé loin du but, c'est qu'elle a pris la voie fautive. Et, en effet, Messieurs, elle a voulu être conquérante au lieu d'être expansive; elle a abandonné la vie et les traditions de ses ancêtres; elle s'est livrée avec une passion croissante à la jouissance du bien-être et des plaisirs matériels. Et pendant qu'elle semait ses forces dans des aventures sans issue, pendant qu'elle s'éternait dans des mœurs sans règle, elle a perdu ce don de la fécondité sans lequel les nations, échappant à leur première mission, celle de peupler la terre, préparent leur défaite et tombent aux rangs inférieurs.

Une autre cause de sa décadence, c'est qu'elle a perdu ce que j'appellerai la puissance de groupement.—Tandis que les Canadiens ont témoigné d'un art politique si éclairé dans la formation de leurs paroisses, et dans leur développement propre, sous les yeux

et malgré les efforts du vainqueur, il nous est devenu impossible de nous grouper. C'est ainsi que nous avons perdu la science politique, c'est-à-dire l'art de grouper les hommes pour un but défini. Du même coup, les hommes politiques nous ont fait défaut. Que la Providence nous donne un Richelieu, un Colbert, que pourrait-il au milieu de forces individuelles, isolées et désunies ? Quelle action aurait-il sur elles ? Il pourrait avoir une personnalité brillante et les conceptions du génie, mais il lui serait impossible de grouper les hommes d'une manière persistante dans un ordre d'idées déterminé, tout son génie dès lors deviendrait stérile ! et c'est pourquoi toute politique raisonnable est impossible.

Ainsi donc, esprit de tradition et science politique, voilà les deux causes qui, dédaignées par nous riches et arrogants, mais par là stériles et faibles, ont entretenu dans notre ancienne colonie la fécondité et la vigueur. Si elle pouvait nous apparaître comme un modèle et qu'elle nous amenât à réfléchir sur nous-mêmes ; si cette fille, par nous abandonnée là-bas, nous donnait un enseignement dont nous fussions touchés, ce serait certes le plus grand service qu'une fille eût jamais rendu à sa mère !

J'aurais encore beaucoup d'observations à faire, que le temps me force à omettre. Vous avez la physionomie générale du sujet et l'intérêt pratique qu'il comporte. Je m'arrête. Nous en savons assez pour pouvoir parler de ce pays comme il le mérite, et nous sentir portés de sympathie vers lui. Peut-être n'est ce pas en vain que vous lui accorderez votre estime. L'époque où nous vivons est pleine de trouble. Si jamais le désir de vivre ailleurs qu'en France venait pour nous, n'oublions pas que nulle part nous ne recevions un meilleur accueil qu'au Canada, et que nulle part nous ne trouverions le sujet d'avoir de nous-mêmes une satisfaction plus haute. (*Applaudissements prolongés.*)

M. le Président — Je ne saurais rien dire à M. Rameau que les bravos de cet auditoire ne disent éloquemment. Ils témoignent de notre reconnaissance pour son remarquable travail et du haut prix que nous y attachons.

M. L. Cornudet. — Si M. Rameau croyait avoir un développement plus considérable à donner sur le sujet qu'il a si bien traité, serait-il indiscret de lui demander une seconde conférence ? D'après ce qu'il a laissé entrevoir des omissions qu'il a dû faire, je ne doute pas qu'une seconde conférence n'eût autant de succès que la première.

M. Le Play. — Peut-être la matière gagnerait-elle à n'être pas disséminée. Si M. Rameau en jugeait ainsi, je crois qu'il serait préférable qu'on lui fit des questions sur les points dont l'omission sem-

blerait regrettable, et qu'il voulût bien donner des explications par lesquelles le sujet serait clos dans cette séance.

M. Rameau défère à cette proposition.

M. Blaise des Vosges demande quelques explications sur les pratiques de la vie privée et de la vie collective.

Un autre membre rappelle le passage récent d'une troupe de Canadiens à Paris. Il signale notamment un corps de 200 Canadiens qu'il a vus à Rome. Tous parlaient le français. M. Rameau peut-il donner sur eux quelques détails?

M. Rameau.—C'étaient des jeunes gens qui s'étaient engagés pour quelque temps comme zouaves pontificaux. Les journaux de leur pays avaient annoncé qu'on formait des corps de zouaves pour la défense du Saint-Père. Aussitôt s'était ouvert un bureau d'enrôlement, et toutes les familles du pays fournirent des contingents successifs pour composer un corps. Cette campagne ne leur fut pas inutile. Sans parler de l'avantage moral qui s'attache toujours à la défense d'une grande cause, ils en retirèrent un bénéfice matériel, celui de se dresser à l'art militaire. Les Anglais ont senti que leurs colonies de l'Amérique du Nord ne sont pas faciles à conserver. Pour enlever aux Etats-Unis tout prétexte d'ombrage, ils ont retiré leurs troupes de leurs possessions et ils ont dit aux habitants : "Gardez-vous." La campagne de Rome, utile au point de vue moral, n'aura donc pas été moins utile pour les Canadiens au point de vue de la défense militaire.

Je passe aux pratiques de la vie collective, et j'ajoute quelques détails à ce que j'ai dit de l'éducation. Quand les Canadiens furent abandonnés à eux-mêmes, il ne leur restait d'autre protecteur que le clergé. Il ne faillit pas à sa mission. Il se trouve encore des gens pour nous dire que le clergé est jaloux d'entretenir l'ignorance. Nous avons, nous, l'histoire du monde pour nous montrer avec évidence que le clergé ne marche qu'avec une école à ses côtés, et pour peu qu'on s'affranchisse des préjugés vulgaires, on reconnaîtra que le clergé, à quelque communion qu'il appartienne, a été un des plus puissants initiateurs de l'instruction dans les temps modernes. C'est ainsi qu'au Canada il propageait l'instruction secondaire avant que les Américains eussent seulement songé à fonder de simples écoles, ou entretenait des collèges dans des localités qui ne comptaient pas 2,000 âmes. Il a même institué l'enseignement supérieur. Les Anglais avaient établi une Université à Montréal. Pour avoir un diplôme de droit ou de médecine, c'est à Montréal qu'il fallait aller. C'est alors que le séminaire de Québec a fondé à Québec une Université rivale, française et catholique, pour laquelle il a dépensé 2 millions, qui ne lui sont d'aucun

rapport ; les recettes annuelles sont dépassées par les frais. Le gouvernement de la colonie voulait lui fournir une subvention. Il a refusé, pour garder son indépendance. Du reste, cette fondation est dirigée dans les voies les plus libérales. Chaque année, les élèves les plus méritants sont envoyés dans les Universités de l'Europe, pour assister aux cours des professeurs célèbres et se former eux-mêmes à bien enseigner. Ainsi l'action du clergé canadien est réellement admirable. Je ne ferai qu'une réserve aux éloges qu'il mérite. Il a donné, suivant moi, une impulsion excessive à l'enseignement secondaire. Un curé a-t-il quelques épargnes : c'est pour fonder un collège. Il arrive de là qu'une disproportion s'établit entre l'activité intellectuelle des habitants et les aliments que lui offrent les ressources du pays. Ainsi grandit le nombre des déclassés, c'est-à-dire des malheureux et des mécontents.

L'instruction primaire n'est pas moins répandue. Elle n'était pas organisée avant l'arrivée des premiers colons. Dès le début de la colonie, elle s'étendit rapidement. C'est une sœur qui lui donna l'essor. La sœur Bourgeois, de la congrégation de la Croix, se mit en tête d'aller au Canada avec mission d'y fonder de petites écoles. Elle persuada les Sulpiciens du succès qui l'attendait, et partit. Vous dire ce qu'elle a supporté de traverses, de misères, de périls, pour réussir, étant seule, délaissée, perdue dans ce désert sauvage, le récit en est invraisemblable. Mais aussi quel succès ! L'Écriture a dit : "Ceux qui sèment dans les larmes récolteront dans la joie." Si jamais cette vérité se révéla dans une application frappante, c'est bien dans l'histoire de cette noble sœur, et de la congrégation qu'elle fonda. Elle a laissé de son passage une marque si profonde, qu'aujourd'hui les petites écoles sont tenues de tous côtés par des religieuses de son ordre. Les instituteurs pour les garçons sont principalement recrutés dans deux écoles normales parfaitement organisées à Montréal et à Québec ; le développement de l'instruction primaire n'a rien à envier aux États-Unis ; le principal mérite en revient à un homme éminent qui y préside depuis vingt ans, M. Chauveau, esprit plein d'élevation et de finesse, orateur éloquent, que son pays a choisi en ces derniers temps pour être le chef même du gouvernement local ; c'est une des illustrations du Canada, et, je ne crains pas de le dire, une des illustrations de la grande famille française.

Les lois de l'instruction, au Canada, ont ce caractère propre d'être éminemment libérales ; non-seulement chacun est libre d'établir l'école qui lui plaît, mais les subsides du gouvernement sont répartis proportionnellement entre les écoles de toute croyance et de tout caractère. Aux États-Unis, au contraire, la loi n'est pas

juste ; il est vrai que dans la pratique on la tourne, en vertu de ce principe assez goûté là-bas, que les lois sont faites pour n'être pas exécutées. Il est dit : les écoles ne seront pas confessionnelles. Pour ne pas toucher aux questions de dogmes, on serait donc amené à se taire sur la religion. Heureusement cette loi est corrigée par une autre, qui donne aux municipalités le droit d'agir comme elles veulent en matière d'enseignement. Alors, ou la municipalité est catholique et l'école est catholique au détriment des sectes protestantes ; ou la municipalité est protestante, et, par une fortune inverse, le catholicisme et les diverses sectes des Etats-Unis sont sacrifiés au protestantisme. Il reste aux catholiques la ressource de fonder une école spéciale, mais comme ils sont tenus de payer leur quote-part à l'école de la municipalité, ils auront payé double prix. Les Etats-Unis tiennent en grande estime les collèges canadiens. Les protestants eux-mêmes y envoient leurs enfants. Je connais un prêtre, directeur d'un grand collège, M.^{***} ; c'est lui qui l'a fondé. Je vous ai dit la tradition : il faut avoir fondé son collège. Si l'argent fait défaut, on s'arrange comme on peut, fallût-il, comme il arrive souvent, faire trois classes à la fois. Quoi qu'il en soit, un Américain vient donc un jour trouver M.^{***} Il visite le collège : " Fort bien ! dit-il. Faut-il longtemps pour le cours d'étude ? — Six ou sept ans. — C'est beaucoup ; chez nous on met quatre ans. — Chez nous, dit M.^{***}, il faut sept ans pour une éducation libérale et complète. — Eh bien ! répond l'Américain, mettons moitié et je paye le double." M.^{***} eut quelque peine à lui faire comprendre qu'il est des choses pour lesquelles l'argent ne supplée pas le temps : le développement de l'esprit, par exemple.

Pour répondre aux questions qui me sont posées, j'ajouterai quelques mots sur les coutumes de la famille. L'autorité paternelle y est l'objet d'un grand respect ; pourtant il ne s'y maintient pas les traditions qui assurent, ailleurs, une suprématie souveraine au chef de la *famille-souche* proprement dite. Cet affaiblissement de l'autorité du père vient de l'habitude qui, de tout temps, s'est imposé à lui de disséminer ses enfants.

Il n'est pas rare de voir au Canada des familles qui comptent 24 enfants. La dispersion devient la loi de ce petit monde, et dans la séparation, les liens de respect et d'affection se relâchent. Les sentiments de famille y sont moins vifs, il faut bien le dire, qu'ils ne le sont chez nous. Je sais à Quebec un homme fort distingué qui est issu de famille nombreuse ; un de ses frères est établi à la Nouvelle-Orléans, voilà vingt-cinq ans qu'il n'a de correspondance avec lui, et le fait n'offre rien de singulier. Je parle d'une famille d'élite ; que serait-ce d'une maison vulgaire ?

Le fait est tout naturel pour un Américain ; pour un Français il est presque invraisemblable. C'est que, dans nos rapports de parenté, nous portons, par un excès contraire, la sensibilité jusqu'à la mièvrerie, surtout à Paris. C'est un effroi pour une mère si son fils doit partir, un scandale si sa fille se marie loin de la maison. Il semble qu'il y ait un crime de lèse-famille. Sans vouloir critiquer ce qu'il y a de sympathique dans cette délicatesse, j'en trouve l'excès préjudiciable. Il faut plus de fermeté dans les sentiments de famille. A voir ce qui se passe au Canada, je me suis demandé si nous n'étions pas dans l'erreur sur ce sujet comme sur tant d'autres, et si, parmi les petites causes qui, pour occultes qu'elles soient, n'en modifient pas moins profondément les caractères et les mœurs, nos raffinements de sensibilité n'avaient pas peu à peu miné en nous cet esprit de spontanéité, cette ardeur d'expansion qui, jadis, engagea nos pères dans des entreprises si hardies et si fécondes. Nos idées sur ce point se sont à un tel degré modifiées, que nous avons peine à comprendre aujourd'hui ces gens de race qui partaient autrefois avec leurs enfants et leurs femmes pour s'établir en Amérique, dans quelque fortin de bois bien pauvre, bien périlleux, stimulés par le désir de laisser à leurs enfants une vaste seigneurie et d'agrandir, dans les limites de leur conquête, le domaine de la France. Je ne parle pas de personnages imaginaires ; lisez, par exemple, les mémoires de ce bel esprit qui, par humeur de voir le monde, suivit un jour M. de Poutrincourt, qui s'en allait fonder en Acadie un grand établissement. Lisez ce livre de Marc Lescarbot ; il relate jour par jour les pensées et les actes de cette brave famille. Vous y verrez avec quelle verve entraînant ces gens-là faisaient pièce aux misères de chaque jour et combien la patrie occupait de place dans leur âme. Ce ne sont que souvenirs pour la vieille France, invocations en son honneur : " O bel œil de l'univers, ancienne nourrice des lettres et des armes, " recours des affligés, ferme appui de la religion chrétienne, très- " chère mère, ce serait vous faire tort de parler de nos travaux en " ce nouveau monde (récit qui vous épointonnera), sans invoquer " votre nom et sans parler à vous, etc., etc." Telles sont les émotions d'une foi naïve, mais jeune et chaleureuse. Cet esprit d'entreprise qui, sous Louis XIII et sous Colbert encore, animait la noblesse et lui montrait toujours pour but de ses efforts la grandeur du pays, cette verdure s'alanguit vers le milieu du règne de Louis XIV, alors qu'au lieu de laisser la noblesse au milieu de ses domaines, il l'attire à Versailles pour l'abaisser et la corrompre. Elle se donne alors aux plaisirs légers, à la vie insouciant, aux idées superficielles. Elle perd cet esprit français qui, sous un air

de gaieté matoise, cache la prudence et la finesse avisée, pour prendre ce mélange de gouaillerie et d'irréflexion qui constitue aujourd'hui l'esprit parisien, ce qui est bien différent de l'esprit français. De la noblesse la contagion passe à la bourgeoisie, et de cette dernière au peuple, où toute sa laideur éclate; car dans la noblesse cet esprit se relevait au moins par un ton d'élégance que le peuple ne peut lui donner. Il y mêle un accent de vulgarité grossière bien capable de justifier ce mot que: les pires aristocrates sont les imitateurs de l'aristocratie.

J'ai dit enfin que peut-être un jour la vieille colonie nous apparaîtrait comme un refuge. S'il devait en être ainsi, ne nous attendons pas à retrouver chez elle tout l'ancien caractère français. Elle a subi, dans la pratique des petits usages de la vie, l'influence des peuples conquérants qui l'enveloppent. De là se sont glissées en elle quantité d'habitudes amphibies qui nous étonnent dans le premier moment et nous empêchent, dès l'abord, de la bien reconnaître. C'est le malaise dont nous sommes saisis quand, après un long temps, nous retournons dans un pays où nous avons vécu. Un Français me disait à Montréal: "J'étais parti en Amérique, pour faire fortune. Ma fortune faite, le mal du pays m'a pris et je suis revenu en France. Mais, voilà qu'au village j'ai trouvé tout changé. Ce n'étaient plus les mêmes visages, ni le même parler, ni les mêmes préoccupations; tout le monde y faisait de la politique. J'ai dit alors: Retournons à Montréal, et j'y reste." Nous aussi nous trouverions bien changés ces frères que nous avons quittés depuis deux cents ans. Nous-mêmes nous nous sommes beaucoup modifiés depuis lors; mais du moins ont-ils gardé les fonds essentiels, tout ce qui caractérise les races: la langue, les lois et les traditions.

M. Le Play, secrétaire général.—Je suis d'autant plus touché de cet excellent rapport que l'esprit de son auteur a su se dégager de toute partialité: le bien et le mal y sont exactement définis. C'est ainsi qu'il a discerné avec une vérité d'observation parfaite les deux causes par lesquelles s'est altéré le caractère de la famille canadienne: d'abord, le morcellement exagéré de la terre produit par la condensation qu'a imposée aux vaincus l'espèce d'investissement établi par les colonies des vainqueurs;—ensuite, la vie d'aventure, favorisée par le voisinage d'un territoire libre et non défriché.

Nous ne retrouverions donc pas dans la famille canadienne l'ancienne famille française, la famille des grandes époques, celle du *XVe* et du *XVIe* siècles, et de la première moitié du *XVIIe*. Sans s'effacer entièrement, cette noble image s'est graduellement altérée, nous n'avons plus qu'un souvenir confus de ce modèle qui devra

attacher nos yeux, si, pour sortir de l'abîme où nous sommes tombés, nous voulons retremper nos forces. Peut-être serait-il possible de rendre à ce modèle son relief, sa physionomie, en réunissant dans un même tableau les traits que M. Rameau a si heureusement relevés dans la tradition des premiers colons du Canada, et ceux qu'un de mes savants collègues et amis, M. Ch. de Ribbe, a décrits dans un travail prêt à paraître : *les Familles modèles en France*. Dans la pensée de tirer de ce rapprochement une matière d'un grand intérêt pour nos études, je prierai mes deux collègues de vouloir bien me permettre que je les mette en rapport. Nous préparerons ainsi les éléments d'une conférence où nous retrouverons, telle qu'elle était, l'ancienne famille française. (*Vif assentiment.*)

CONFÉRENCES AMÉRICAINES.¹

III.

HENRY LONGFELLOW.—1869.

Messieurs et Mesdames.

La *Société générale d'éducation et d'enseignement*, très-récemment et très-heureusement fondée, a établi une série régulière de cours instructifs et variés, qui sont l'objet d'un remarquable empressement ; elle a voulu, en outre, mêler à ces cours des conférences, des entretiens, des *lectures*, comme on les appelle en Angleterre, sur des sujets littéraires. La Société m'a fait l'honneur de me choisir pour inaugurer ces conférences.

Je crois qu'elle a mal fait pour moi, très-bien fait pour vous.

Oui, elle a bien fait en s'efforçant de multiplier les occasions d'élever, d'exciter, de tourner les esprits vers les beautés radieuses et délicates de la littérature, de les arracher ainsi aux préoccupations monotones de la destinée quotidienne, aux bruits assourdissants de la vie des grandes villes. Les villes ont le défaut de nous cacher les mondes, le monde charmant de la nature, le monde invisible des idées, le monde céleste des croyances. Nous sommes envahis par le tapage de la rue, environnés de murailles uniformes, étourdis par les mille voix de l'industrie ou de la politique, noyés dans une immense multitude indifférente et agitée. Nous vivons comme dans un port où les navires se pressent les uns contre les autres, où les mâts s'entre-choquent et s'entrelacent, où les pavillons, les costumes, les langages sont différents et inconnus. Quel plaisir

¹ Voir les livraisons de janvier, février et mars 1873.

d'échapper à ce bruit, de monter plus haut, de s'élançer vers les régions lumineuses, et, comme dit le poète :

..... Vers les régions pures.
 Bien loin de nos douleurs, bien loin de nos murmures !

Ce plaisir, nous le trouvons dans l'étude de l'art ou de la littérature. Je remercie la *Société d'enseignement* de nous convier à en jouir plus souvent. Elle n'abat pas nos murailles, mais elle y ouvre des fenêtres, et si elles ne sont pas bien larges, du moins, comme celles des prisons, elles sont ouvertes du côté de l'azur et du côté du ciel. Tournons, Messieurs, nos regards vers ces régions, prenons notre essor un instant dans les champs élyséens de la poésie !

Mais quelle mauvaise idée ont eue les membres de votre Société d'aller chercher, pour guider vos premiers pas dans ce voyage, un homme plus plongé que tout autre dans la vie de la politique et des affaires ? Cette attention trop inexplicable m'oblige à un effort dangereux. Je le tenterai pourtant. J'ai même voulu augmenter les difficultés, c'est bien téméraire, j'ai voulu augmenter les difficultés en choisissant un sujet littéraire très-ingrat : je veux vous entretenir de la *poésie chez les Américains*.

Parler de poésie au milieu des préoccupations extérieures, parler de poésie sans être poète, transporter les vers en prose, l'anglais en français, l'Amérique en Europe, c'est élever quatre ou cinq obstacles à la fois et s'exposer à quatre ou cinq chutes au moment de les franchir. Toutes les fois que l'on prononce ce nom charmant, *poésie, poème*, il semble que l'imagination se porte d'elle-même au-devant d'une personne vivante, et, pour employer le vieux langage, au-devant d'une muse. Oui, l'imagination enfante aussitôt l'image charmante d'une créature douée de vie et de grâce, elle entend une voix musicale, souple et cadencée, qui se plie à toutes les délicatesses de la pensée ; elle cherche la flamme des yeux, de cette partie si parfaite de la matière qu'on ne sait si vraiment elle est de la matière ou si elle s'allume à l'esprit intérieur, si elle se colore des clartés de l'âme elle-même. On s'attend à respirer cette vapeur chaude et colorée que la vie répand autour d'elle...et, à la place de cette vision que le nom seul de poésie évoque à l'instant, je n'ai pas même à vous présenter, dans une froide analyse, une peinture, un marbre, des couleurs, des lignes, mais un simple crayon presque effacé, et la plate description en paroles banales de l'image que votre esprit appelle et que je ne lui offre pas. Quelle déception !

Messieurs, ces premières difficultés de mon sujet ne sont rien. J'affronte une difficulté bien plus grave ; je viens vous présenter

comme très-beau le portrait d'une personne qui passe généralement pour très-laide. Vous devez trouver cette hardiesse impardonnable ; vous m'accorderez tout ce que je voudrai sur la nation américaine, excepté qu'elle soit poétique. Je me brise contre un préjugé puissant fondé sur des motifs trop réels. J'ai l'air de soutenir une gageure, de tenter un jeu d'esprit et de vous annoncer Apollon pour ne vous présenter que Vulcain !

Ayez quelque indulgence, et j'espère vous démontrer que la poésie, partout présente ici-bas pour qui veut la chercher, n'est pas bannie de l'Amérique.

Quoi de plus poétique, reconnaissez-le d'abord, que l'histoire de l'Amérique ?

Nous sommes très-fiers, nous autres Français, de notre histoire nationale, et nous en avons le droit, surtout après avoir lu le grand et beau livre sur les *épopées nationales*, dont j'aperçois avec reconnaissance dans mon auditoire l'éloquent auteur, M. Léon Gautier.

Est-ce que l'histoire et les origines de l'Amérique ne sont pas poétiques, dignes d'un Dante ou d'un Milton ? Qu'y a-t-il de plus poétique que les aventures du grand, du saint Christophe Colomb ? On a dit que l'*Imitation* est le plus beau livre sorti de la main de l'homme, puisque l'Évangile n'en vient pas. Est-ce que la découverte de l'Amérique ne peut pas être nommée de même le plus bel événement de l'histoire des hommes, puisque la venue du Messie n'est pas un événement humain ? Figurez-vous quel effet immense produirait aujourd'hui la nouvelle qu'un navire monté par un hardi navigateur a découvert un grand continent, peuplé par des êtres qui sont nos frères, couvert par une magnifique végétation, baigné par des fleuves majestueux ! Il n'y a rien de plus beau que cette histoire, rien de plus merveilleux. La Genèse nous montre le premier homme, à son réveil, ravi de trouver à ses côtés une compagne pour partager sa destinée. Il y a quelque chose de cette délicieuse surprise dans cette découverte, dans ce réveil du vieux monde s'apercevant, un matin, qu'il lui a été donné une sœur pour partager désormais sa destinée !

Je ne vous présente pas comme poétique l'histoire des premières colonisations de l'Amérique. Sans doute, il s'y trouve de magnifiques tableaux et des scènes bien dramatiques, mais trop de combats sanglants et de violences abominables déshonorent la conquête de Pizarre, de Cortès et des autres aventuriers espagnols. Si je cherchais la poésie au milieu de ces conquêtes, je la trouverais du côté des vaincus, dans les larmes des Indiens, de ces pauvres opprimés, si indignement traités. La poésie n'est jamais

du côté de la force ; elle est où se trouvent la faiblesse, l'innocence et la pitié, elle est réservée aux vaincus.

Mais continuons.

N'y a-t-il pas une autre époque poétique ? Suivez d'abord les colons français qui arrivent pour s'emparer des bouches du Mississipi. Puis voyez, en 1620, ce navire au nom gracieux, *la Fleur-de-Mai*, qui aborde au rocher de Plymouth ; suivez cette petite poignée de puritains qui fuit la persécution et va chercher une patrie nouvelle pour y porter la religion et la liberté. Quelle poésie dans ce pèlerinage, dans ce contre coup involontaire de la persécution qui fonde au loin la liberté, dans cette rencontre sur une terre lointaine de ces frères séparés, catholiques et protestants, qui, après bien des démêlés, finiront par s'accorder dans ce respect mutuel qui termine les querelles et commence la réconciliation !

Voici venir une autre date encore bien plus poétique, c'est cette date dont le centième anniversaire sonnera bientôt, c'est le grand anniversaire du jour célèbre où une poignée de jeunes gens français les la Fayette, les Broglie, les Chastellux, les Ségur, les Noailles et tant d'autres, sont partis, quittant la cour et la vie brillante pour aller semer de noms français le territoire du nouveau monde affranchi par leur secours enthousiaste. Messieurs, l'avenir ne séparera pas ces deux dates, 1787 et 1789, l'une rendue si célèbre en Amérique par le vote de la Constitution, et l'autre en France par la proclamation de la liberté et de l'égalité. L'avenir trouvera réunis autour de ces deux dates des noms français. Les grands citoyens qui abandonnaient leurs privilèges à la nuit du 4 août, les vaillants jeunes gens qui entouraient Washington dans la campagne de 1781, ont cessé de vivre depuis longtemps. Mais quand sonneront les heures anniversaires de ces heures mémorables, leurs cendres tressailleront, vous saluerez leurs mémoires, Messieurs, vous honorerez leurs descendants, et, puisque nous parlons de poésie, vous trouverez le plus beau sujet d'épopée dans l'expédition des Français allant planter au nouveau monde ce drapeau de la liberté que l'ancien monde ne tient pas encore bien fermement dans ses mains. Le héros du poème, l'un des héros de l'histoire, depuis qu'il y a une histoire, ce sera ce Georges Washington, ardent sans emportement, opiniâtre dans l'infortune, modeste dans la victoire, vainqueur des Anglais et vainqueur de lui-même, plus rayonnant encore de vertu que de gloire, seul triomphateur qui n'ait pas abusé de son triomphe, fondateur de la liberté, père de la patrie.

Nous n'avons pas vu Washington, mais nous avons été, Messieurs, les contemporains d'un autre Américain, d'un autre héros vraiment

bien poétique à son tour. Que de poésie dans la vie de ce bûcheron, de ce batelier, Abraham Lincoln, ouvrier, puis avocat, homme de droit privé, puis homme de droit public, qui, après avoir représenté sa petite ville, représente ensuite son pays, s'élève de degré en degré, au milieu d'une tourmente épouvantable, jusqu'à la première place et la plus périlleuse ! Cet honnête homme est chargé de conduire les finances, l'administration, la diplomatie, l'armée, la marine, sans toucher à la loi, sans restreindre la liberté, pendant les bouleversements d'une guerre civile gigantesque. Après quatre années, le bon droit triomphe, l'union de la patrie est sauvée, et l'ancien ouvrier, devenu président, peut, en trempant sa plume dans un goutte d'encre, en écrivant les deux syllabes de son nom, mettre en liberté quatre millions d'esclaves. Une mort violente termine par un dénoûment pathétique cette existence extraordinaire. Par un de ces mystères de l'histoire qui rappelle le nom d'Henri IV, le nom de Rossi, le nom de Mgr Affre, Lincoln succombe au moment même où sa vie est le plus nécessaire. Le bras d'un assassin fait tomber sur sa tête à la fois la mort et l'immortalité. Mais accablée, humiliée, déshonorée par ce crime, la cause qu'il a combattue succombe avec lui, l'union se refait, la patrie se relève, et le libérateur des esclaves va prendre place auprès de Washington, avec la couronne du martyr, dans les annales si courtes et déjà si glorieuses de sa nation régénérée.

Ah ! ne dites plus que la poésie manque à l'histoire de cette nation. Le pays qui porte les noms de Colomb, de Washington, de Lincoln, mérite, je le répète, de rencontrer un Milton et un Dante pour les chanter.

Si vous voulez juger ce pays, non plus par ses grands hommes, mais par l'ensemble de ses habitants, dites, si vous le voulez, qu'il a des goûts communs, des manières grossières, que le commerce y tient trop de place, qu'il n'y est pas toujours honnête, que la politique est hautaine et brutale, que les arts sont négligés, mais n'oubliez pas d'ajouter que deux fois dans son histoire ce peuple de marchands est devenu un peuple de soldats, sans que l'esprit militaire ait engendré l'esprit despotique, sans que la victoire ait tué la liberté. Avez-vous rencontré dans l'histoire moderne un fait plus remarquable et plus glorieux ?

Vous me direz, et je m'attends à cette objection : " C'est votre poésie que vous faites briller, ce n'est pas la sienne. Vous laissez parler votre imagination, vous ne nous présentez pas la réalité. C'est de la poésie à propos de l'Amérique, ce n'est pas de la poésie en Amérique. Il ne faut pas nous montrer que cette nation peut

être poétique de loin, en France, il faut nous montrer que cette nation est poétique chez elle."

Messieurs, vous avez parfaitement raison. Je n'aurai pas démontré ma thèse, je n'aurai pas établi que l'Amérique du Nord est une nation digne d'être mise en parallèle avec les plus nobles nations, si je ne rencontre pas chez elle des artistes et des poètes. Un peuple n'est pas complet sans les arts, comme une terre n'est pas belle sans les fleurs. Les marchands, les guerriers, les avocats, les fonctionnaires, les riches, les ouvriers, ne forment pas à eux seuls une nation civilisée ; on reconnaît une nation civilisée au nombre des hommes qui s'y consacrent au culte de Dieu, au culte de la science, au culte des arts, de la poésie, de l'éloquence.

Dans *Corinne*, madame de Staël dit admirablement : "Ce n'est pas seulement de pampres et d'épis que la nature a parsemé la terre. Elle y prodigue, sous les pas de l'homme, comme à la fête d'un souverain, des plantes et des fleurs qui, destinées à plaire, ne s'abaissent pas à servir." Il faut aussi, dans l'histoire d'un peuple, à côté de commerçants et de guerriers, il faut des artistes, des poètes, des peintres, des esprits qui, destinés à plaire, ne s'abaissent pas à servir.

Messieurs, l'Amérique, sans être aussi riche en poètes que la France, que l'Italie, que l'Angleterre, que l'Allemagne, n'est pas, même de ce côté, indigne de notre admiration. Elle a produit plusieurs poètes, et je nomme de suite celui qui me paraît le premier parmi ses concitoyens, j'ajoute sans hésiter l'un des premiers parmi les poètes de toutes les nations à notre époque, c'est Henry Whadworsth Longfellow.

Henry Longfellow, dont vous connaissez tous au moins le nom, est aussi populaire en Angleterre qu'en Amérique. En Angleterre, il n'y a pas de famille lettrée qui ne possède ses œuvres ; on les voit sur la table du salon, à la ville, à la campagne, toujours présentes pour être ouvertes au premier désir, comme un de ces instruments que les musiciens ont sous la main pour en tirer, ne fût-ce qu'en passant, un accord mélodieux. On peut comparer aussi de tels livres aux fenêtres ménagées dans la muraille monotone de nos chambres ; on n'a qu'à les entr'ouvrir pour respirer un air plus vif et contempler des horizons riants et vastes. Une page de Longfellow, lue au hasard, éveille ainsi une émotion charmante qui rafraîchit l'âme et la remplit d'élan, de grâce et d'harmonie.

J'aime Longfellow parce qu'il est à la fois tendre et viril, délicat et vaillant. Je vous avoue que je ne suis pas partisan de ce qu'on peut appeler l'humidité poétique. Je n'aime en aucun genre l'école fade des sanglots affectés, je fuis la muse explorée de la fontaine des

larmes autant que la nymphe indécente et vulgaire du cabaret. Longfellow est toujours pur, toujours ému, toujours courageux. C'est par cette ardeur et ce continuel entrain qu'il est surtout Américain. Nul ne peint mieux la douleur, et je sais qu'il l'a éprouvée ! mais il se relève toujours, il sort de la mélancolie par un trait vigoureux, inattendu ; il tient toujours la tête au dessus de l'eau comme un nageur énergique. C'est là un caractère américain, c'est surtout un caractère chrétien. Les pauvres femmes du peuple n'ont pas le temps de s'asseoir pour pleurer. J'en ai vu, au milieu de leurs plus grands chagrins, continuer à marcher, à travailler, à agir, tout en laissant tomber leurs larmes. Nous devons tous imiter les pauvres femmes, pleurer sans défaillir, porter la croix en marchant. Longfellow me plaît par cette sensibilité mêlée de force qui est tout à fait chrétienne.

Écoutez le *Psaume de la vie*, poésie qu'il écrivait à dix neuf ans, et pardonnez une fois pour toutes l'infirmité de la traduction de vers anglais en prose française :

LE PSAUME DE LA VIE.

“ Ne me dis pas dans des sentences mélancoliques : La vie n'est qu'un rêve inutile, car l'âme sommeille presque morte et les choses sont un mensonge.

“ Non, la vie est réelle, la vie est ardente. Le tombeau n'est pas une prison. *Tu es poussière, tu retourneras en poussière*, cette parole n'a pas été dite de l'âme.

“ Jouir, souffrir n'est pas notre destin. C'est *agir* qui chaque matin nous trouve plus loin que la veille.

“ L'art est long, le temps est mobile ; nos cœurs, quoique forts et braves, sont comme des tambours couverts de crêpes qui battent des marches funèbres vers le tombeau.

“ Dans le grand champ de bataille du monde, dans ce bivouac qui est la vie, ne sois pas comme un muet bétail qu'on pousse, sois un héros qui combat ! Ne te confie pas à l'avenir, quoique séduisant ; laisse le passé qui est mort enterrer ses morts ; agis, agis dans le présent qui vit, ton cœur dans ta poitrine, Dieu au-dessus de ta tête.

“ Nous souvenant de la vie des grands hommes, nous pouvons rendre la nôtre sublime et laisser derrière nous au départ la trace de nos pieds sur la poussière du temps. Et ces traces, peut être qu'un autre, naviguant sur la haute mer de la vie, pauvre frère perdu et naufragé, les trouvera et reprendra du cœur.

“ Laisse-nous donc nous lever et agir, appliquer tout notre cœur à chaque effort, achever une œuvre, en prendre une autre, prêts au travail et pleins d'espoir ! ”

Le poète qui composait ces strophes viriles à dix-neuf ans, quand la vie paraît belle, pleine, lumineuse, comme au matin de la bataille, a subi depuis les coups inévitables du malheur. Il a aimé, il a souffert dans le véritable et solide amour qui est l'amour conjugal. Des enfants aux têtes blondes pleurent à ses côtés leur mère. Quoique la vie ait été dure, quoique son âme soit déchirée, il plie mais il ne rompt pas, et, en face de la sévère réalité de nos chagrins et de nos fautes, vous allez voir ce qu'il écrit à quarante ans.

AUGUSTIN COCHIN.

(A continuer.)
